

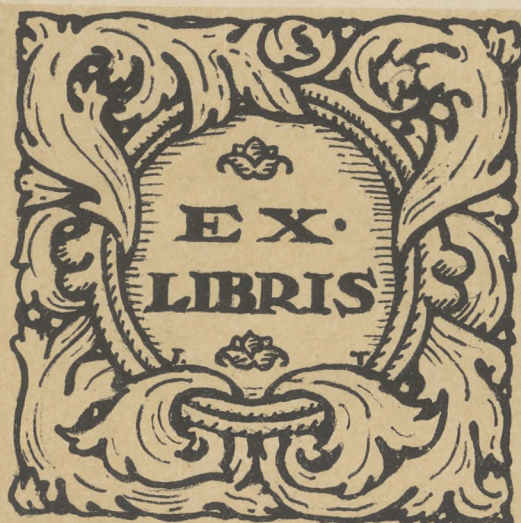
Biblioteka
U. M. K.
Toruń

260757

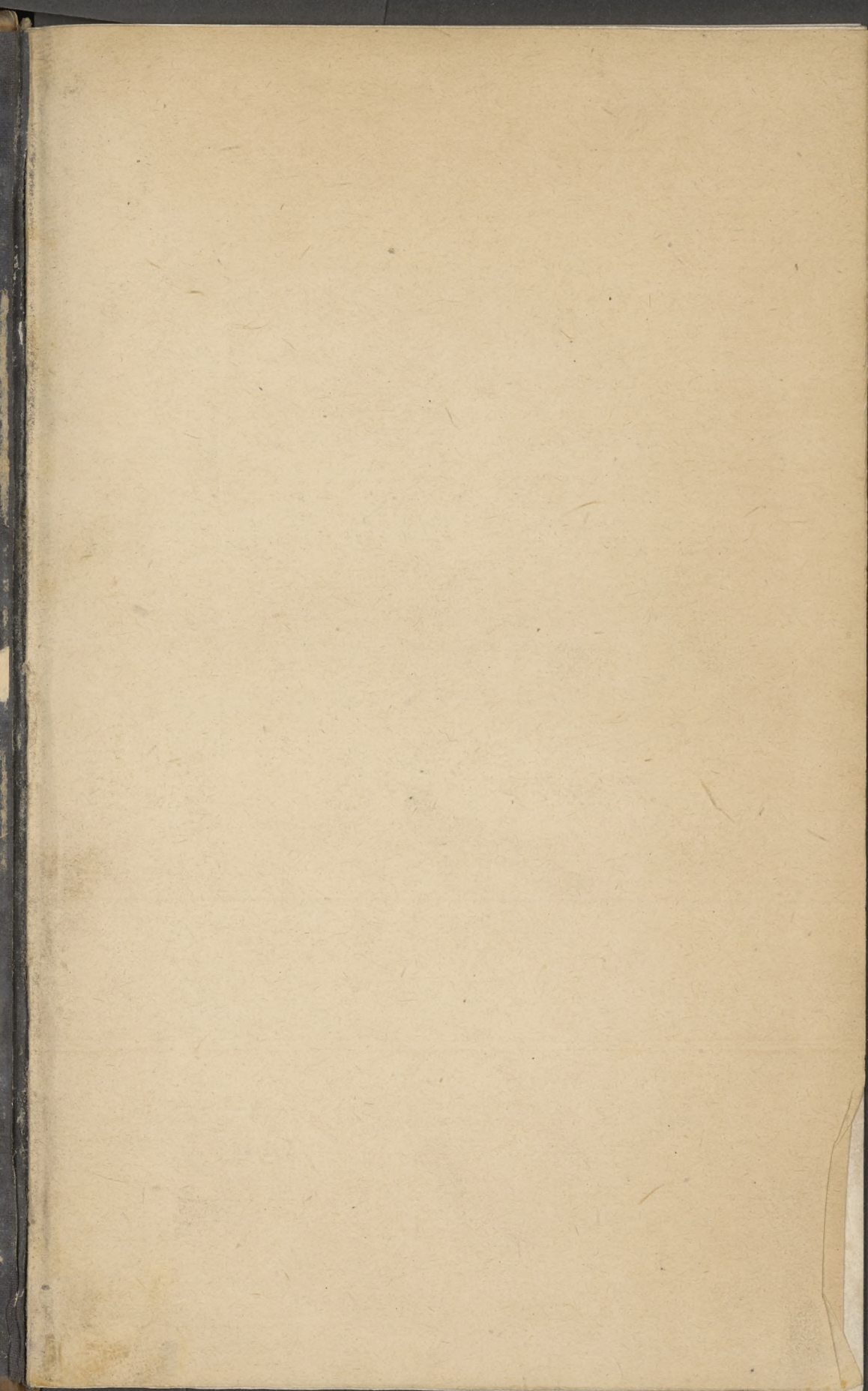
Trou-
boitzkoy

LA
POLOGNE
N'EST PAS
MORTE





ALEKS. HEIMANA/
JARECKIEGO



649 777

A 126/186-

LA POLOGNE

N'EST PAS MORTE

PAR

LE PRINCE ALEXANDRE TRUBETSKOY

LA POLOGNE N'EST PAS MORTE

PARIS



PARIS

LIBRAIRIE POULET-MERCIER

1861

777 020
1881/1882

IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET C^e

30, r. du Bac.

LA POLOGNE

N'EST PAS MORTE

PAR

LE PRINCE ALEXANDRE TROUBETZKOY

« Artisan de ses malheurs passés, que la Pologne
par sa sagesse, le devienne de sa prospérité future. »



PARIS

LIBRAIRIE POULET-MALASSIS

97, RUE RICHELIEU, 97,

1862

LA POLOGNE

N'EST PAS MORT

PAR

LE PRINCE ALEXANDRE TRUBETSKOY

PARIS
LIBRAIRIE POULET-MALASSIS
17, RUE MONTMARTRE, 17
1881

260757



PARIS
LIBRAIRIE POULET-MALASSIS

17, RUE MONTMARTRE, 17

1881

K.925/56

La Russie sortait d'une épreuve difficile, cette guerre d'Orient où elle avait trouvé dans les Polonais la même fidélité que dans les autres défenseurs de la patrie, et elle entrait dans une ère de régénération sociale. L'empereur, à la tête de ce progrès qui rendra le nom d'Alexandre II immortel et cher à l'humanité, trouvait dans l'élément polonais en Lithuanie aussi bien que dans les autres fractions de la noblesse l'initiative de la mise à exécution de ses nobles pensées.

Tout présageait un avenir d'union entre les nationalités russe et polonaise; cette dernière même était au moment de recevoir de la volonté personnelle du souverain des droits qu'elle avait perdus les armes à la main; mais cette espérance détruisait l'action des partis extrêmes en Pologne. Aussi, des excitations préparées au dehors et mises en jeu par une grande partie du clergé national amenèrent-elles ces regrettables événements, chaque fois connus d'avance à l'étranger, exagérés s'ils avaient eu lieu réellement, ou calomnieusement donnés pour vrais par ses fauteurs mêmes quand leur trame avait échoué, et acceptés comme tels par l'Occident, dupe trop facile de l'esprit de parti. Comme devaient s'y attendre tous ceux qui connaissent véritablement la situation, ces provocations s'émoussèrent sur le bon sens du peuple polonais, et, au lieu d'amener la révolution qu'on

espérait, ne parvinrent qu'à susciter des désordres partiels.

On vit alors les deux partis extrêmes inonder la presse occidentale de dissertations nouvelles seulement par la date, publications dans lesquelles ces deux partis, unissant leurs efforts dans leur haine commune contre la Russie, y poursuivaient le but ostensible de la cause polonaise, ne masquant qu'imparfaitement chacun son but réel; l'un comptait sur un bouleversement social, l'autre espérait regagner pour la papauté le terrain qu'elle perdait en Italie.

Des réponses remarquables n'ayant pas tardé à être publiées, il nous paraissait inutile de prendre part à la polémique; mais voyant que des esprits éminents prenaient au sérieux les écrits des ennemis de notre patrie, le sentiment du devoir nous obligea à coopérer aussi, de toutes nos forces, à

rétablir la vérité. Dans ce but, nous nous décidons à mettre au jour le fruit de nos recherches, basées sur les données les plus impartiales, et à exprimer des espérances dictées, sans prévention contre la Pologne, par notre amour pour la patrie.

Dans nos preuves historiques, pour ce qui concerne la Pologne, nous avons cherché autant que possible, et même pour les faits les plus élémentaires, l'appui de Lelewel, le plus illustre de nos ennemis politiques, esprit distingué, dont la critique malheureusement est souvent obscurcie par l'esprit de parti, et dont toute la vie a été une excitation contre la Russie.

Dans nos exposés géographiques des frontières, nous avons remplacé, pour les temps où les traités de délimitation n'existent que dans les chroniques, ainsi que pour les époques les plus rapprochées, la nomenclature par trop proluxe des villes et des pays

cédés de part et d'autre, par les cours d'eau, donnant un aperçu plus clair de la situation du moment et plus facile à vérifier.

Quant aux notions statistiques, c'est par un choix consciencieux des données les plus récentes que nous cherchons à établir la force numérique et l'extension actuelle des nationalités qui nous occupent.

Nous espérons que l'impartialité des preuves à l'appui de nos opinions et de nos vœux fera reconnaître la sincérité des sentiments qui nous animent en faveur de frères d'origine.

côtés de part et d'autre, par les cours d'eau, don-
nant un aperçu plus clair de la situation du moment
et plus facile à vérifier.

Quant aux notions statistiques, c'est par un choix
conscientieux des données les plus récentes que
nous cherchons à établir la force numérique et l'ex-
tension actuelle des nationalités qui nous occupent.
Nous espérons que l'impartialité des preuves à
l'appui de nos opinions et de nos vœux sera recon-
naître la sincérité des sentiments qui nous animent
en faveur de l'union.

Notre but est de servir la cause de la
paix et de la concorde.

Dans nos exposés géographiques des frontières,
nous avons remplacé, pour les limites, les traités
de délimitation par des cartes et des croquis.
Les cartes sont les plus exactes et les plus
faciles à vérifier.

I

L'histoire nous montre qu'à toutes les époques, deux grands partis ont partagé le monde. De nos jours, ils se dessinent de plus en plus et absorbent tous les autres.

C'est le parti du passé et celui de l'avenir.

Le premier, représentant d'idées qui ont fait leur temps et n'acceptant un progrès que quand il doit faire place à un autre, lutte et entrave la marche progressive de l'humanité, et se voit obligé de céder toujours : parti soi-disant conservateur, ne conservant que des illusions et des regrets.

Le second, incarnation de la pensée nouvelle, parti plein de sève et de vie, faisant progresser l'humanité suivant les principes éternels du Sauveur : liberté et amour du prochain.

Parti que trop souvent on assimile aux ambitieux qui le rapetissent en cherchant, à l'ombre de son drapeau, des avantages personnels résultant de situations que l'absence d'ordre légal peut seule donner à des médiocrités ambitieuses. Ceux-ci, loin d'être le vrai parti du progrès, en arrêtent la marche, oppriment les peuples qui ont le malheur de croire en eux, et les obligent à chercher refuge contre eux dans le parti du passé; déception fatale suivie d'une réaction plus fatale encore. Non, le parti de l'avenir n'a rien de commun, pas plus avec ceux qui le calomnient qu'avec ceux qui en abusent; le parti de l'avenir est celui qui, dans l'esprit du vrai christianisme, mène au progrès et à la liberté, mais seulement par l'ordre et la légalité.

Le parti du passé adopte dans de certaines circonstances le drapeau et feint de suivre les idées du parti de l'avenir; ainsi, nous voyons aujour-

d'hui l'ultramontanisme, expression la plus forte du parti du passé, en Pologne, se poser en champion des principes mêmes qu'en Italie il combat avec tout ce qui lui reste de forces.

Mais que la Pologne ne se laisse pas prendre à ce piège, car ce n'est pas par affection réelle pour elle, mais pour s'en servir comme d'un levier, afin de chercher à ressaisir un pouvoir qui lui échappe ailleurs. Aussi, sans vouloir l'admettre telle qu'elle est, il la cherche là où elle ne se trouve pas, et, s'appuyant sur des données qu'il sait fausses, ce parti, vieilli dans le mensonge, faisant bon marché de l'histoire et de la géographie, continue, sur une question qu'il dénature, des publications qui rappellent les victoires remportées par le marquis de Buonaparte, lieutenant général des armées de Sa Majesté Louis XVIII, roi de France et de Navarre.

Loin de nous de vouloir méconnaître aucune nationalité, surtout la nationalité polonaise, que nous aimons comme sœur d'origine et d'histoire; loin de nous de lui en vouloir pour des luttes ourdies le plus souvent par d'autres à ses dépens,

et dont elle a été la victime plus que la cause. Bien au contraire, nous appelons de tous nos vœux une union intime de la Pologne avec notre patrie, qui, aussi utile à l'une qu'à l'autre, serait toute faite déjà sans l'immixtion de l'élément étranger et sacrilège, seul empêchement réel à sa réalisation.

La Pologne des ultramontains est-elle la vraie Pologne, et les prétendus droits prônés par le parti du passé sont-ils bien réellement ceux qu'elle revendique ?

Grâce à ce parti, qui d'elle, comme nation, avait fait une oligarchie sans frein et sans avenir, la Pologne, poussée à une lutte incessante, devait périr par l'organisation même qu'elle lui devait. Nous voyons aujourd'hui ce même parti user de tous les moyens à lui habituels, jusqu'à la prostitution du signe de la rédemption, pour arriver par le désordre et l'émeute à raviver ces luttes fatales, et cela dans le seul but d'un intérêt personnel.

Le parti ultramontain a toujours été l'ennemi le plus acharné de cette nation russe qui seule, de tous les peuples chrétiens, n'a jamais voulu s'assujettir à la suprématie des papes. Aussi, la haine des par-

tisans de ces derniers s'est-elle perpétuée sous toutes les formes : jésuites, ils poussaient la Pologne à l'incorporation et à la conquête de la Russie ; doctrinaires et soi-disant libéraux, ne les voyons-nous pas exciter l'Europe entière contre elle, et cela depuis le fameux projet de l'équilibre européen du converti Béarnais jusqu'à la dernière guerre d'Orient, où, travestie en libéralisme, la haine ultramontaine l'empêcha de libérer les chrétiens opprimés par les Turcs, et jusqu'aux projets, sérieux peut-être, cachés dans la forme bouffonne adoptée par Edmond About dans sa carte de 1860 ? On voudrait bien pousser la Russie hors de la sphère d'action que lui a assignée la Providence, et on craint, avant tout, la régénération par elle de l'Orient dans un sens chrétien et non ultramontain.

Malgré toutes les calomnies que le parti dont M. de Montalembert est le représentant le plus transcendant a de tout temps déversées sur la Russie, cette dernière appartient au parti de l'avenir ; elle lui appartient par le caractère même de son peuple, par l'esprit qui anime son gouvernement

actuel, par les devoirs que lui a imposés la Providence.

Et elle ne faillira pas à ces derniers, nous en avons la ferme conviction.

II

Toute époque est caractérisée par un progrès, expression quelquefois de pensées nouvelles, souvent aussi reproduction d'idées de temps antérieurs adaptées aux besoins de l'actualité.

L'organisation des États d'après les nationalités paraît devoir être l'œuvre de notre époque, réaction contre ce qu'on est convenu de nommer le *droit divin*.

Pendant que ce droit, reconnu depuis des siècles par l'Europe et sanctifié en Occident par l'Église, arrivait à sa plus grande expression sous le règne

de Louis XIV, et à son apogée dans les traités de 1815, s'élevait un droit rival : tandis que les gouvernements, par le droit divin seul, s'affaiblissaient par l'absence de l'appui des peuples, ces derniers préparaient un avenir de grandeur aux États qui puisaient leur force dans la volonté et la confiance de la nation.

Ainsi, l'Espagne perd sa puissance et toute son énergie dans des questions religieuses et dynastiques ; la Hollande en triomphe malgré la disproportion des forces ; et l'Angleterre, par suite d'événements nationaux aboutissant à la révolution de 1688, organise sa nationalité, et, plus tard, s'identifiant l'Ecosse sa rivale, quoique de même origine qu'elle, forme cette race anglo-saxonne appelée à une vitalité sans exemple.

Et nous voyons la France, bien qu'elle ait formé sa grande unité sous le régime du droit divin absolu, n'arriver cependant à sa puissance réelle que par l'adoption des principes de la révolution de 1789.

De nos jours et pour la même raison, la nationalité italienne se constitue, malgré toutes les diffi-

cultés et tous les obstacles, et malgré la présence au milieu d'elle du centre d'action catholique qui lui crée des millions d'ennemis, partisans d'un passé qui a vécu aux dépens d'elle ; en même temps, voyons-nous poindre déjà le jour où la nationalité allemande se formera par la fusion des fractionnements historiques qui la morcellent. Et cela au moment où l'Autriche, après des siècles d'existence dynastique, ne parvient pas à fusionner les peuples soumis à son empire et se voit dans l'impossibilité de créer à leurs dépens une nationalité autrichienne, et où la Turquie, après une ignoble tyrannie qui la condamne irrévocablement, va nécessairement faire place à ses victimes, nationalités plus anciennes qu'elle et bien plus réelles.

Un des exemples les plus frappants de la force que donne la confiance nationale est celui de la Russie, qui, au commencement du ^{xvii}^e siècle, morcelée et opprimée, anéantie presque par la Pologne, voyait cette dernière maîtresse de Moscou, et depuis près de trois siècles déjà de Kiév, son ancienne capitale. Un demi-siècle ne s'était pas écoulé que Moscou, presque en même temps libérée qu'assu-

jettie, aidait Kiew et la Petite-Russie à secouer le joug de cette même Pologne, qui, malgré deux siècles d'efforts héroïques, ne s'en trouve pas moins aujourd'hui obligée de subir la prépondérance de son ancienne victime.

C'est que la Pologne était conduite déjà par les fauteurs les plus absolus du droit divin, tandis que la Russie, appelant au trône les Romanow, donnait à cette dynastie la force qui résulte nécessairement de l'appui et de la confiance de la nation. Si, plus tard, la Russie n'a pas toujours été gouvernée dans un sens national, sa force n'en a pas moins progressé, grâce à cette ferme confiance du peuple russe qui, soit patriotisme, soit barbarie, comme le disent ses détracteurs, n'a jamais manqué depuis au gouvernement qu'il s'était donné dans un moment de danger suprême ; preuve convaincante qu'indépendamment de toute contradiction apparente, la Russie, par sa nature même, appartient au parti de l'avenir.

III

Nous voyons par l'histoire que les nations se forment par la fusion de nationalités où de peuples; union que la marche des temps consacre si elle est complétée par la conformité des intérêts, sinon de l'origine : les Latins, les Samnites et les Étrusques sont devenus des Romains, et de nos jours les Bretons et les Alsaciens sont bien réellement Français, tandis que l'Angleterre qui s'est fusionnée avec l'Écosse ne parvient pas à absorber l'Irlande, de même qu'elle n'a pu, après trois siècles de sujétion à son sceptre, s'identifier des

provinces françaises, et cela par le manque de conformité des intérêts, qui seule aurait pu faire oublier la différence d'origine.

Tout peuple, cependant, n'a pas les éléments de force nécessaires pour former une nation en s'unissant d'autres nationalités. Dans ce cas, il se trouvera dans un temps donné absorbé, à son tour, ou par d'autres peuples ou par les nationalités mêmes qu'il a cherché en vain à s'incorporer. Ainsi, la Pologne, n'ayant pu, malgré sa puissance dans des siècles de succès et de gloire, étendre sa nationalité jusqu'aux limites de son territoire, et subissant actuellement la domination de cette même Russie, dont elle avait envahi une grande et belle partie, et qu'elle aurait dû absorber si elle en avait eu la force, nous prouve que la branche russe de la nationalité slave n'est pas seulement bien plus nombreuse que la branche polonaise, mais qu'elle possède à un plus haut degré les éléments nécessaires à la création d'un grand État.

Cette situation, ayant été amenée par la force même des choses, qu'aucune lutte et aucune opposition ne peuvent entraver ni vaincre, est une

mission assignée par la Providence à la Russie, dont c'est le devoir sacré de savoir créer une patrie commune pour le Russe et le Polonais, comme pour tout autre membre de l'empire, tout en ne lésant pas des sentiments de patriotisme local, en tant qu'il n'est pas un obstacle au développement progressif de la patrie commune ; et cela, en rendant indissoluble le lien de la nationalité par la conformité, sinon l'identité des intérêts. En un mot, que la Russie suive l'exemple de l'Angleterre et de la France, et agisse de façon qu'elle devienne pour le Polonais tout aussi bien une patrie que l'Angleterre l'est pour l'Écossais, et que la France l'est pour le Breton et l'Alsacien.

Pour se rendre un compte clair et précis des nationalités, il faut les chercher dans leurs commencements, les suivre dans leurs transformations et les retrouver dans leur état actuel ; alors seulement on peut juger de la réalité de leurs droits tant à l'existence qu'à la domination, ou constater leur absorption inévitable par d'autres d'une plus grande vitalité.

N'ayant qu'un but, celui de l'union intime de la

Pologne et de la Russie, nous poursuivrons, sans passion politique ou religieuse, les destinées de ces deux branches d'une même nation, siècle par siècle, dans un cours précis de géographie historique. Nous chercherons par ce moyen à combattre les idées que propage, dans des vues diamétralement opposées aux nôtres, le parti du passé, ouvertement ennemi de la Russie, et par le fait tout autant de cette Pologne, qui pour lui n'est qu'un levier, de cette Pologne que, déjà une fois, il a amené à sa ruine et dont il voudrait rendre la réconciliation avec la Russie impossible. Réconciliation qui serait pour la patrie commune une régénération, et détruirait enfin les dernières espérances de ce parti qui creuse, par la falsification de l'histoire et par la calomnie, même par la violence, l'abîme des haines politiques et religieuses qui divisent les deux peuples.

IV

Les hiéroglyphes passaient pour des ornements avant que Champollion ne les eût déchiffrés, et on raconte que Denon, en envoyant en France les dessins pour le grand ouvrage sur l'Égypte, ne se donnait pas toujours la peine de les copier et mettait en marge : Ici vous ferez des hiéroglyphes, comme on dirait : Ici vous ferez des ornements.

L'histoire des peuples slaves attend encore son Champollion en Occident, et au moment même où, par des études consciencieuses, des enfants de ces peuples apportent la lumière non-seulement dans leur propre histoire, mais souvent aussi dans celles

de leurs oppresseurs, les Denons actuels, hommes de talent bien souvent, ne prenant pour guide que la passion qui les anime pour ou contre telle ou telle autre nationalité slave, considèrent leur histoire comme un champ libre, ouvert aux plus étranges divagations; sans vouloir se donner la peine de consulter ni les anciennes chroniques slaves, ni les études modernes des Lelewel, des Schloetzer, des Schafarick et des Palacky, ils appuyent leurs appréciations sur les données les plus incroyables (1).

Ainsi, bien des écrivains occidentaux n'admettent l'histoire du peuple russe qu'à partir de Pierre le Grand; c'est-à-dire du moment où la Russie, subissant l'influence d'un Occident civilisateur, aux dépens de sa nationalité, de ses errements, de l'esprit même de son peuple, se transforme et devient pour ainsi dire moins nationale.

De même, on parle beaucoup de la Pologne en Occident, et on en écrit tout autant, malheureusement, sans vouloir étudier consciencieusement son

(1) Parmi le petit nombre d'écrivains non slaves qui font exception, Prosper Mérimée se distingue par ses études sérieuses et impartiales.

histoire, ainsi que l'a fait Salvandy, qui, dans l'avant-propos de son ouvrage sur Sobiesky, fait preuve d'une ignorance impardonnable pour un écrivain d'un mérite aussi réel ; ou en la falsifiant sciemment, ainsi que l'a fait, une fois, Lelewel lui-même, quand, portant la haine jusqu'à l'aberration, et trahissant par là son jugement habituellement si juste, il en vient jusqu'à prétendre que les Russes d'avant le ^{xiii}^e siècle ne sont pas les ancêtres de leurs propres descendants (2). Exemple funeste, trop suivi malheureusement, non-seulement par les écrivains du parti ultramontain, mais par d'autres qui, se croyant libéraux et progressistes, ne font cependant que marcher sur les brisées des premiers, et qui, dans leur animosité contre la Russie, dénaturent complètement les faits et remplacent la réalité de chroniques qu'ils savent irréfutables, par des fables et des légendes que, malgré tout leur parti pris, la complète ignorance seule de l'histoire aurait pu faire admettre, si la mauvaise foi ne les avait adoptées.

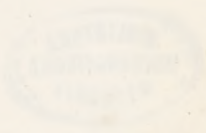
(2) Lelewel, *Histoire de Pologne*. Introduction, § xvi, remarque 10.



histoire, ainsi que l'a fait Salazar, qui, dans
l'avant-propos de son ouvrage sur Sobieski, lui
prévoit à une ignorance importante pour un
écrivain d'un mérite aussi réel; on en la laissait
écarter, ainsi que l'a fait, une fois, Laskowski
même, quand, portant la main jusqu'à l'abréviation,
et trahissant par la son jugement habituellement
si juste, il en venait jusqu'à prétendre que les Russes
d'avant le xix^e siècle ne sont pas les ancêtres de
leurs propres descendants (2). Exemple funeste,
trop suivi malheureusement, non seulement par
les écrivains de parti ukrainien, mais par
d'autres qui, se croyant libéraux et progressistes, ne
font cependant que marcher sur les traces des
premiers, et qui, dans leur animosité contre la
Russie, dénaturent complètement les faits et ren-
placent la réalité de chroniques qu'ils savent in-
fabulables, par des fables et des légendes que, malgré
tout leur parti pris, la complète ignorance seule de
l'histoire aurait pu faire admettre, si la mauvaise

foi ne les avait abîmés.

(2) Laskowski, Mémoires de l'empereur Alexandre, t. xix, page 10.



V

Il serait puéril de vouloir prouver que les Russes et les Polonais sont des Slaves : l'esprit de parti, poussé à ses limites extrêmes et se couvrant du masque de l'ignorance, peut seul vouloir renier cette vérité qui n'a jamais été une question pour quiconque a étudié, voire même épelé seulement l'histoire de ces deux peuples.

Les commencements de l'histoire russe sont clairs et précis, grâce à Nestor et à ses continuateurs (1), dont les chroniques ne laissent aucune

(1) Nestor, né en 1056, mort en 1116, finit sa chronique à l'année 1114, elle fut continuée par Silvestre jusqu'en 1116 et par Niphon jusqu'en 1157, puis par Jean de Novgorod et autres.

lacune, et sont les sources les plus authentiques pour l'histoire des premiers temps de toutes les fractions de la nationalité slave (2).

Malheureusement il n'en est pas de même pour les Polonais : abandonnant leur langue, l'esprit même de leur nation, leurs annalistes (3) écrivirent en mauvais latin des « histoires fabuleuses » comme le dit Lelewel lui-même (4), et cela de façon qu'on ne peut guère en tirer parti qu'en les comparant avec d'autres sources moins naïves (5).

Que les Russes aient reçu leur nom des Normands comme certains passages de Nestor le feraient croire (6), ou que ce nom soit national et synonyme de Wariague (guerrier) (7), ainsi que nous le mon-

(2) Schafarick, *Antiquités slaves*, t. I, ch. XI, § 3.

(3) Martin Gallus, né en 1110, mort en 1135, finit sa chronique à l'année 1118; Vincent Kadloubek (Kadloubko), vivant vers 1220, écrivit l'*Histoire de Pologne* jusqu'en 1203; Długoss, qui vivait de 1415 à 1480, et autres.

(4) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. I.

(5) Schafarick, t. II, ch. XXXVII, § 1.

(6) Nestor, traduction française de Louis Paris, 1834, Heideloff et Campe, à Paris, t. I, ch. III, pages 34 et 38.

(7) Du vieux mot anglo-saxon War (guerre); comp. Karamsine, Schafarik, Schloetzer, Solovief et autres, avec les sources anciennes.

trent d'autres passages de Nestor (8), ce qu'appuieraient des écrivains arabes (9), qui donnent le nom de Russe non-seulement aux habitants du nord de la mer Noire, mais, comme Nestor (10), à cette mer elle-même, et cela bien antérieurement à la venue de Rurick, est une question non résolue. Mais quelle que soit la vraie racine du nom, il n'en était pas moins répandu au ix^e siècle, des bords du Volga jusqu'à la Vistule et aux Karpathes (11), même, selon Nestor, jusqu'aux montagnes occidentales de la Bohême (12).

Polianes et Leches (Laches ou Lechistes), les premiers noms des Polonais sont aussi anciens l'un que l'autre, le premier (13) signifiant habitant

(8) Nestor, t. I, ch. I, p. 3; ch. II, p. 20; ch. IV, p. 56.

(9) Tabarri, qui parle des Russes en 642; Achmet-ibn-Fotzlau, envoyé du kalife Mouktedir chez les Slaves de la Bulgarie, en 922; Moukkadesi, Ali-ben-Saïd Mahrebbi, Ibn el Wahrî, et autres.

(10) Nestor, t. I, ch. I, p. 6.

(11) Schafarik, t. II, ch. XXVII, § 4.

(12) Nestor, t. I, ch. III, p. 31.

(13) Schafarik, t. II, ch. XXXVIII, § 4. Il faudrait plutôt sous-entendre plaines cultivées que simplement plaines.

Pour la prononciation nationale du mot Poliane, voir Schafarik, t. I, ch. X, § 40.

des plaines (cultivateur); et le second (14), noble (propriétaire); celui-ci fut bientôt préféré, devint la racine du nom actuel de la nation, se retrouve dans les noms de plusieurs princes et se répandit dans d'autres pays slaves, voire jusqu'au centre de la Russie d'Europe : les Radimitchis et Wiatichis étant, d'après Nestor (15), des descendants des Lèches, qui à l'époque où écrivait cet annaliste se trouvaient dans le nombre des peuples qui portaient le nom de Russes (16).

La langue de tous ces peuples était la même, au point qu'ils adoptèrent tous immédiatement l'écriture que Cyrille et Methodius avaient inventée pour la Moravie, écriture protégée, ainsi que la liturgie slave, par le pape Adrien II (17), contre les empiètements du clergé latin (allemand), qui ne parvinrent plus tard à les bannir de la Bohême, de la Moravie et de la Pologne.

(14) Schafarik, t. II, ch. xxxviii. § 3.

(15) Nestor, t. I, ch. I, p. 10.

(16) Nestor, t. I, ch. III, p. 31.

(17) Lettre du pape Adrien II au roi Rostislav de Moravie. Erben *Regesta Bohemiæ et Moraviæ*, t. I, p. 14. Nestor, t. I, ch. III, p. 33.

Ainsi, rien ne vient à l'appui de l'opinion de ceux qui font descendre les Polonais des Sarmates ou de ceux qui donnent aux Russes pour ancêtres des Normands, des Finnois ou tout autre peuple que le caprice seul peut leur suggérer. L'esprit de parti cherche en vain à dénaturer les faits : ces deux peuples slaves sont bien d'une seule et même origine.

VI

N'ayant spécialement en vue que les deux branches russe et polonaise, il n'entre pas dans notre sujet de nous étendre sur l'origine de la nation même des Slaves (1), sur l'époque de son apparition en Europe, ni de nous occuper de son histoire avant la formation de la Russie et de la Pologne en États distincts; et nous renvoyons nos lecteurs désireux de s'en instruire aux œuvres remarquables de Shafarik, écrivain qui brille par sa profonde érudition,

177.
(1) Schloetzer, *les Premiers habitants de la Russie*, Paris, 1846.

par sa clarté et surtout par l'esprit de critique et d'impartialité qui le distingue entre tous.

A la chute de la monarchie d'Attila, les Slaves [Serbes dans leur propre langue (2), Wendes dans celles de leurs voisins (3)] formaient (comme aujourd'hui) la plus grande partie de la population de l'Europe orientale et centrale : depuis la mer Wariague (Baltique), les lacs Finnois, le cours du Volga et la mer Russe (Noire) jusqu'au Danube, la Save, la mer Wende (Adriatique), le cours de l'Inn, les montagnes de la Bohême, le Harz et le cours de l'Elbe.

Les Slaves orientaux échangèrent leur nom contre celui de Russes, le plus tard vers l'époque où commence l'histoire de la monarchie fondée par Rurick (4).

(2) Schafarik, t. I, première moitié du ch. VII.

(3) Schafarik, t. II, seconde moitié du ch. VII.

(4) L'opinion généralement répandue est que ce nom provient des Wariagues (Karamsine, Lelewel et autres), à tort selon nous ; des auteurs arabes, rem. 9 du chap. précédent, prouvent l'existence de ce nom bien avant l'arrivée des Normands. Voir l'encyclicque du patriarche Photius qui, en 866, parle des Russes comme déjà célèbres en Orient, tandis que la lignée wariague ne s'établit qu'en 883 dans la Russie méridionale.

Ici, non par esprit de parti, mais comme nécessité de vérité historique, nous devons relever le malencontreux essai de Lelewel (5) qui veut, contrairement à l'histoire et à la logique, des Russes former deux peuples divers : Russes (Russen dans l'édition allemande) et Russiens (en allemand Reussen), et cela dans le but politique de morceler la Russie et en détacher ses provinces méridionales, son berceau même, au profit des prétentions polonaises. Cette étrange assertion, qui frappe si péniblement dans un auteur aussi remarquable que l'esprit de parti ravale ici au niveau du pamphlétaire, n'est naturellement accompagnée d'aucune preuve, vu l'impossibilité d'en produire, et ne subsiste que comme un triste exemple pour ceux qui l'adoptent sans réflexion ou qui en profitent dans les vues mêmes qui l'ont dictée.

Dès son apparition dans l'histoire, le nom de Rouss', Roussine, Rousskoi est le seul populaire jusqu'à ce jour, non-seulement dans la Russie méridionale, n'en déplaise à Lelewel, mais

(5) Lelewel, ch. xvi, rem. 40; ch. xvii, rem. 44.

depuis les frontières occidentales de l'empire et au delà, tant dans la Gallicie orientale que parmi les Slaves de la Hongrie, jusque dans les colonies russes de l'Amérique septentrionale. Le nom de *Rossia*, *Rossianine*, hellénisé en *Russie*, vers la fin du xvi^e siècle (6), par des moines grecs, changement qui trouve sa raison d'être dans la manière dont, dès les temps les plus reculés, les Orientaux ont toujours écrit ce nom (Ῥώσ), est devenu officiel sous le règne du second des *Romanow* (vers 1654), mais n'a jamais été populaire, et aujourd'hui il est déjà souvent remplacé par le véritable nom national, auquel on revient visiblement. Traduit en latin, par : *Russia*, *Russi*, *Ruzi*, *Rhos*, *Rhuthenia* et *Rutheni*, et en allemand, par : *Russland*, *Russe*, *Reussenland* et *Reusse* (7), ce nom, dans toutes ces formes, s'applique toujours à la nation russe tout entière, qu'aucun auteur n'a le droit de vouloir fractionner par l'application capricieuse de différentes prononciations étrangères du même nom.

(6) Schafarik, t. II, ch. XXV, § 8.

(7) Schafarik, t. II, ch. XXVIII, § 1.

C'est absolument comme si, s'appuyant exclusivement sur la situation de la France au xv^e siècle, on voulait appliquer le nom allemand de Frankin aux sujets de Charles VII, seuls non soumis alors à l'étranger, et celui de Franzosen à tous ceux des Français qui subissaient le joug anglais, et, en prenant cette folle idée pour point de départ, on voulait diviser les Français, même d'avant et d'après cette époque, en deux peuples différents, et cela par suite de la double forme donnée à leur nom dans une langue étrangère.

Dieu merci, il n'y a jamais eu d'auteur russe qui ait professé à l'égard des Polonais une haine capable de sacrifier à l'esprit de parti la raison et la vérité historique ; mais, le cas échéant, qu'aurait dit Lelewel, si on eût voulu prouver que les Polonais de Cracovie ne sont pas les mêmes que ceux de Varsovie, et cela parce qu'on donnerait aux premiers le nom de Poliakes et aux derniers celui de Polianes.

Il est de mode encore, et surtout dans les partis ennemis de la Russie, de continuer à lui appliquer

le nom de Moscovie (8), quelquefois même en parlant d'une époque antérieure à la fondation de Moscou. Ce nom, parfaitement juste alors que la principauté de Moscou représentait seule la Russie libre, aujourd'hui n'est que ridicule et n'a pas plus de portée que si on voulait appeler tous les Français Parisiens, parce qu'au ix^e siècle, il y avait un comté de Paris qui, de même que Moscou pour la Russie, est devenu pour la France le noyau de la monarchie.

Nous regrettons de devoir attaquer la mémoire d'un auteur aussi remarquable, mais la vérité historique nous a obligé à cette pénible digression.

Parmi les Slaves orientaux, ceux des bords du lac Ilmen (9) portèrent exclusivement ce nom de de Slaves et le gardèrent le plus longtemps ; les Kriwitchis (10) et les Chorwates des Karpathes (11), ainsi que les Sévériens (12), peuvent être regardés comme des branches distinctes de la nationalité

(8) Lelewel, ch. xvi, rem. 10.

(9) Schafarik, t. I, ch. x, § 10 ; t. II, ch. 28 ; § 2.

(10) Schafarik, t. II, ch. xxviii, § 2.

(11) Schafarik, t. II, ch. xxviii, § 4.

(12) Schafarik, t. II, ch. xxviii, § 11.

slave; d'autres, plutôt peuplades que peuples, prirent leur nom le plus souvent ou des courants le long desquels ils étaient établis ou des sites qu'ils habitaient, ainsi les Drewlianes (13), dont le nom signifie habitants des forêts, et les Polianes (14), ceux de la Russie méridionale, de même que ceux du plateau de la Vistule, habitants des plaines (cultivateurs (15)).

Les Serbes, qui seuls ont gardé le nom primitif de la nation, tiennent aux Slaves orientaux par leur religion et leur écriture; par leur situation géographique, ils font plutôt partie des Slaves occidentaux auxquels appartiennent complètement leurs voisins les Chorwates (Croates actuels). Les Serbes n'ont jamais été dans le nombre des peuples slaves qui ont porté le nom de Russes, mais par une analogie curieuse et peut-être étymologique, ils prirent aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles le nom de Rasciens (en latin Rassiani) d'après la ville de Rassa et la rivière Rascka, actuellement Rasina.

(13) Schafarik, t. II, ch. xxviii, § 9.

(14) Schafarik, t. II, ch. xxviii, § 10.

(15) Pour la différence à faire entre les Polianes de la Russie méridionale et ceux de la Vistule, Schaff, t. I, ch. x, § 10.

Les Slaves occidentaux après avoir subi le joug des Awares continuèrent à résider dans les terres qu'ils occupent actuellement : c'est-à-dire, de la mer Adriatique (Wende) à la mer Baltique (Wariague) et de la Vistule, la Theisse, le Danube, la Morawa serbienne et la Drin, aux montagnes qui séparent la Bohême de la Thuringe et à l'Elbe. On retrouve le nom primitif donné par leurs voisins étrangers aux Slaves dans ce nom de Wendes que porte jusqu'à ce jour le peuple des campagnes depuis la mer Adriatique jusqu'en Styrie, et le souvenir en est resté dans Venise, Vienne, Wenden et d'autres villes de l'Allemagne.

Les Czechs paraissent dans l'histoire vers le v^e siècle et fondent dans le vii^e leur monarchie, qui plus tard prend le nom de Bohême, et au viii^e siècle les Moraves établissent un autre État slave, illustré par la création de l'écriture cyrillienne.

Les Lèches, repoussés des bords du Danube par les Voloques (Valaques actuels), s'établissent, d'après Nestor (16), le long de la Vistule, divisés en

(16) Nestor, t. 1, ch. 1, p. 3.

Polianes, Piutiches, Mazoviens, Koujaviens et Pomoriens (que nous retrouvons dans les Poméraniens actuels) (17). D'autres peuplades lèches, de même que parmi les Slaves orientaux, prirent des noms d'après les rivières le long desquelles ils s'étaient établis : les Silésiens (18) de la Slenza (en allemand Lobe) confluent de l'Oder, les Bobrianes du Bobr, et de la Vistule, Vissla dans les idiomes slaves, les Visslianes.

On a cherché jusqu'à ce jour, la racine du nom actuel des Lèches dans celui de Polianes ; mais Schafarik, autorité incontestable, dit (19) que le nom de Polak (Polaci), tel qu'actuellement la nation polonaise se le donne elle-même et comme la nomment ses voisins slaves, ne se trouve pas dans les anciennes sources historiques, et que les formes étrangères seules du nom actuel de la Pologne se rapprochent du mot Polianes. En comparant avec d'autres noms qu'on sait avoir pris naissance par par la situation topographique des peuples qui les

(17) Schafarik, t. II, ch. XXXVII, § 8 ; ch. XXXVIII, § 5.

(18) Schafarik, t. II, ch. XXXVII, 7 ; ch. XXXVIII, § 6.

(19) Schafarik, t. II, ch. XXXVIII, 4.

ont adoptés, comme les Pomorians se nommant ainsi par cause de leur établissement même sur les rives de la mer Baltique (*po mori*, le long de la mer) ou les Porousses, peuple lithuanien qui prit son nom de son voisinage avec les Slaves russes (*po Roussi*, le long ou au delà des Russes), on arrivera à trouver la racine du nom actuel des Polonais en la cherchant non dans Polianes, mais dans Laches (Lèches), leur nom historique bien plus que le premier.

La Podlachie, située entre le plateau de la Vistule ou la Lachie proprement dite et les pays russes (les principautés de Pinsk, Tourow et Wladimir Volinsk) a de temps immémorial porté ce nom, qui signifie *en deçà* ou *au-dessous* de la Lachie. De même les habitants du pays situé entre les Czechs et la Lachie, s'appelant tout naturellement Polaches, c'est-à-dire le long ou au delà des Laches, ce nom modifié en Polak (Polaci) remplaça plus tard celui de Lache ou Lèche, et devint, sous la forme adjectivé, celui du pays même : Polska (zemiła), terre polonaise, Pologne.

Les plus anciennes légendes placent dans la ville

de Gnezdno (20), actuellement Gnesne, les fabuleux commencements de la Pologne, les rattachant par la similitude de son nom avec le mot gniazdo, nid, sens qui pourrait bien amener l'idée d'un berceau national qui, ainsi, se trouverait placé dans la Grande-Pologne, le pays des Polaches, dans le nom desquels il faut, à notre avis, chercher la vraie racine de celui que porte actuellement la nation polonaise.

(20) Schafarik, t. II, ch. xxxvii, § 2, écrit ainsi le nom primitif de Gnesne; dans le ch. xxxviii, § 5, on trouve Gnezna, et dans Lelewel, *Hist. de Pologne*, ch. III, on lit Gniezno.

de Gniezno (20), anciennement Gnesse, les labo-
leurs commencent de la Pologne, les taloches
par la similitude de son nom avec le mot gniezno.
Mais, ceux qui pourraient penser que l'histoire du per-
sonnage national pol, ainsi, se trouve en place dans la
histoire de la Pologne, se pays des taloches, dans le
nom desquels il faut, à tort ou à raison, chercher la vraie
racine de celui que porte actuellement la nation
polonaise, nous expliqueront mon seul (saché)
premier.

La Pologne, en effet, est un pays très ancien
de Gniezno, dans le sud-ouest de la Pologne, et dans
le sud-ouest de la Pologne, et dans le sud-ouest de la Pologne.
Wladyslaw Vasa, à la fin du 16^{ème} siècle, porta
le nom de son pays au-dessous de la
Lachie. De même les habitants du pays situé entre
les Grecs et la Lachie, s'appelaient naturellement
Poloches, c'est-à-dire le long ou au-delà des
Laches, ce nom modifié en Polak (Polak) remplacé
plus tard celui de Lache ou Lache, et devint, sous la
forme adjectivale, celui du pays même Polska
(zemlja, terre polonaise, Pologne).

Les plus anciennes légendes placent dans la ville

VII

La seconde moitié du ix^e siècle fait époque dans l'histoire des peuples slaves : en 855, Cyrille et Methodius (1) créent leur écriture et traduisent

ix^e siècle.

(1) Nés à Thessalonique et prêtres de l'Église orientale, ces deux frères occupent le premier rang parmi les apôtres des Slaves. Cyrille, illustre sous le nom de Constantin avant son entrée dans les ordres, prêche, en 840, le christianisme chez les Khazares; en 855, il compose l'écriture slave, et, aidé de Methodius, il traduit dans cette langue les saintes Écritures. En 861, Methodius propage la religion chrétienne chez les Bulgares et baptise leur roi Boris. Appelés en 862 par le prince Rostislaw, de Moravie, les deux frères y vont en 863 et y introduisent la liturgie slave. Obligés de lutter contre le clergé latin-allemand, ils vont chercher protection à Rome en 867 et la trouvent dans la personne du pape Adrien II. Retour-

dans leur langue les livres saints; de 860, date l'avènement de la dynastie des Piastes en Pologne; de 862, en Russie, celle des descendants de Rurick, qui, en 864, remplace à Novgorod l'ancienne forme de gouvernement et fonde la monarchie; et, en 866, commence le grand schisme qui divise si fatalement Rome et l'Orient, dont la double influence a plus que toute autre raison causé la désunion entre la Russie et la Pologne.

C'est à partir de cette époque que nous chercherons à préciser les limites géographiques que leur histoire leur a tracées.

Russie. A sa fondation, la monarchie de Rurick comprenait les peuples qui l'avaient appelé pour les protéger contre des ennemis extérieurs et des désordres intérieurs, les Slaves du lac Ilmen et les

nés en 868 en Moravie, Cyrille meurt la même année dans un couvent, et Methodius, évêque de ce pays, et quoique reconnu comme tel par le pape, n'en eut pas moins à lutter contre les continues intrigues du clergé latin-allemand qui profitait des désordres et des guerres intestines qui durèrent jusqu'à la mort de Rostislav, en 870. Obligé d'aller encore une fois à Rome en 879 et retourné en 880, Methodius se voit en butte aux persécutions de l'évêque Wisching de Nitra, et meurt en 885, dernier appui de la religion nationale en Moravie.

Kriwitchis, ainsi que les Tchoudes, les Wesses et les Mériens, ces derniers de race finnoise : elle était bornée au nord par le golfe de Finlande, la Neva et les lacs finnois ; à l'est par la Scheksna et le Volga, jusqu'à son confluent avec l'Oka ; au sud par cette dernière à peu près jusqu'à la Moskiva, et par le cours de cette rivière jusqu'aux sources du Volga, et à l'ouest par la Duna (la Dvina occidentale des Russes) depuis ses sources jusqu'à son embouchure probablement, les chroniques se taisant sur la partie des provinces baltiques actuelles qu'habitaient alors les Tchouds proprement dits (2). Rurick rebâtit les anciennes villes dont la fondation remonte à des temps inconnus : Novgorod et Ladoga chez les Slaves ; Isborsk, Pskow et Polotzk chez les Kriwitchis ; Béloosero, Rostow et Mourom, villes slaves situées dans les pays des Wesses et des Mériens. Toutes ces villes furent données par lui en fief à ses compagnons d'armes Wariagues. D'après Nestor, il aurait fondé Novgorod après la mort de ses frères, tandis que l'existence de cette ville

(2) Comparer Nestor, Karamsine, Solovieff et autres, Schafarik, t. II, ch. XXVII, § 6.

est connue bien avant cette époque; tout au plus l'aurait-il rebâtie et lui aurait-il donné ce nom (3) au lieu de Sloviansk, de souvenir légendaire.

Smolensk, dans le pays des Kriwitchis, resta indépendante, ainsi que les peuples slaves du centre de la Russie : les Sévériens, les Tiwertzis, les Radimitchis, les Wiatitchis, les Doulèbes, les Drégowitchis et les Chorwates des Karpathes, ces derniers ayant des villes anciennes déjà : Tcherven, Premysl (4). Les Drewlians restaient dans leurs forêts et les Polianes payaient tribut aux Khazares.

Kiew existait déjà depuis longtemps dans le pays de ces derniers (5) quand, en 863, deux Wariagues, Askold et Dir, pas de la famille de Rurik, dit Nestor (6), mais de ses compagnons d'armes, alors en expédition contre la Grèce, s'en rendaient maîtres. Bientôt, réunissant des Wariagues et des mécontents de Novgorod, délivrant les Polianes du joug khazare, ils purent, en 866, faire une descente en Grèce à la tête des Russes, dit la chronique;

(3) Nestor, t. 1, ch. 11, p. 21. Schafarik, t. 11, ch. xxviii, § 2.

(4) Schafarik, t. 11, ch. xxviii, § 4.

(5) Comparer Nestor, Karamsine, Solovieff et autres.

(6) Nestor, t. 1, ch. 11, p. 21.

ce nom était déjà depuis longtemps celui de la mer Noire et connu en Orient.

Qu'on nous permette d'émettre ici les raisons qui nous font pencher pour l'opinion qui donne au mot Russe une existence antérieure à l'arrivée des Variagues, et, lui ôtant la provenance normande, le fait naître chez les Slaves de la Russie méridionale.

L'étude minutieuse des premières chroniques de Nestor, sur lesquelles est basée l'opinion contraire à la nôtre, nous donne justement la conviction que Nestor n'emploie pas une seule fois le nom de Russe en parlant des habitants des pays soumis à Rurick, dont le pouvoir s'étendait dans le nord seul des pays slaves, et ne donne ce nom aux sujets d'Oleg que depuis le moment où ce prince étend la nouvelle monarchie vers le sud ; qu'ainsi, loin d'y avoir été importé, ce nom de Russe y était déjà établi bien antérieurement à la venue d'Oleg, comme nous le montrent les chroniques grecques, ou même depuis des siècles, d'après ce que nous voyons dans les auteurs arabes (7).

(7) Voir la remarque 9 du ch. v, et la remarque 4 du ch. vi.

Nestor dit que les « Russes passèrent la mer, » que « ceux des Variagues chez lesquels ils se rendirent se nommaient Variagues-Russes, » et il nomme les Russes à la tête des peuples réunis qui appellent les Normands pour les gouverner, en ajoutant que trois frères, en effet, « vinrent occuper la Russie (8). »

Trois de ces quatre emplois du mot Russe prouvent en tous cas que ce nom n'a pas été donné aux Slaves par les Variagues. Notre opinion, indiquée aussi par Solovieff (9), est qu'il faut voir des synonymes dans les deux mots de Variague et de Russe, le premier étant connu dans le nord et le second dans le sud, plus anciennement déjà et dans la même signification. Nous remarquerons en même temps qu'excepté ce passage de Nestor, jamais et en aucune occasion on ne trouve accolé au nom de Variague celui de Russe, complètement inconnu aux chroniques scandinaves (10).

(8) Nestor, t. I, ch. II, p. 20.

(9) Solovieff, *Histoire de Russie*, t. I, ch. III, p. 90.

(10) Ajoutons qu'il en est de même du famélique Rosslagen, introuvable dans l'ancienne Scandinavie et dans la moderne Suède,

Ainsi, quand Nestor dit que les *Russes* passèrent la mer, que les trois frères vinrent en *Russie*, et qu'après avoir décrit leur établissement il ajoute : « Cette partie de la *Russie* reçut plus tard des Wariagues le nom de Novgorod, » il est impossible de ne pas voir que l'annaliste s'est servi non du nom de l'époque de laquelle il écrivait l'histoire, mais bien de la sienne propre ; de même que dans le passage où il dit que la langue russe et la langue slave sont identiques. Quant à Wariague et *Russe* réunis, ces deux noms étant pour nous synonymes, nous ne voyons dans le second que la traduction du premier.

De tous les passages des chroniques, celui qui, à première vue, semble appuyer le plus l'opinion que le nom de Russe vient des Wariagues, est celui où Nestor dit : « Ce nom de Russes *nous* a été donné des Wariagues, et auparavant nous n'étions connus que sous le nom de Slaves (11). » Ce passage, considéré plus attentivement, bien loin d'in-

et qui a pris naissance dans le désir extrême de trouver chez les Normands la racine du mot Russe.

(11) Nestor, t. I, ch. III, p. 34.

firmer, confirme au contraire notre opinion que c'est du sud que le nom de Russe est venu dans le nord ; car en disant *nous*, Nestor, dont Bélooséro était la patrie, comme il a soin de nous le dire lui-même (12), avait nécessairement en vue ses compatriotes les Slaves du nord, lesquels reçurent ainsi à la vérité leur nom de Russes des Wariagues, mais non comme l'a fait supposer jusqu'à ce jour une interprétation erronée, à l'arrivée de Rurick, mais seulement après qu'Oleg eut transporté sa résidence dans le sud, où, trouvant le nom de Russe déjà national, il se l'appropriait et l'adoptait pour dénomination de la monarchie.

Nous avons vu plus haut que Nestor ne donne le nom de Russe à la monarchie de Rurick ni sous le règne de ce prince, ni sous celui de son successeur, tant qu'Oleg ne l'a pas étendue vers le sud. Notons avec soin qu'en même temps et dans les mêmes chroniques, l'annaliste emploie constamment ce nom de Russes chaque fois qu'il parle des Slaves de la Russie méridionale au sujet de leurs

(12) Nestor, t. I, ch. II, p. 20.

expéditions contre les Grecs, avec Askold et Dir, et cela dix-sept ans avant l'établissement de la monarchie à Kiew (13). De même, les Russes ne sont pas nommés dans l'armée d'Oleg tant qu'elle ne s'est pas renforcée par des Slaves méridionaux ; ils ne le sont que du moment où la jeune monarchie prend elle-même le nom de Russe, nom déjà répandu, et dans son acception primitive, probablement, celui de la caste guerrière qui doit avoir existé chez les Slaves aussi bien que chez tous les autres peuples indo-européens, et ayant ainsi absolument la même signification que le mot Wariague avait non-seulement parmi les Normands, où il avait pris naissance, mais dans le nord et dans tout l'occident de l'Europe (14).

Si nous voyons Oleg nommer Kiew la mère des villes *russe*s, c'est donc parce qu'il se trouvait au milieu de populations connues déjà sous ce nom, et si ce nom, appartenant véritablement aux princes wariagues, avait été importé par eux, n'eût-il pas

(13) Nestor, t. I ch. II, p. 22.

(14) Pour l'explication du mot russe dans le sens de caste guerrière, voir notre *Russie-Rouge*, ch. IV, p. 22.

été naturel de le leur voir donner à Novgorod, leur premier établissement? Comment les Slaves du nord, en relations continuelles avec les Normands, n'auraient ils pas connu ce nom de Russe bien avant l'arrivée des Wariagues, auxquels on s'obstine à appliquer le nom de Russes comme nom de famille ou de tribu, au lieu d'y voir un simple équivalent slave de leur nom scandinave; et comment expliquer alors que les Slaves du nord ne portent pas ce nom de Russes sous le règne du fondateur même de la monarchie, et ne l'adoptent que bien plus tard, alors que depuis longtemps déjà il était dans le sud le nom officiel de la monarchie? Depuis le règne de Wladémir (972-1015), ce nom est déjà constamment usité pour tous les peuples soumis à son sceptre, tandis que jusqu'aux temps de Jaroslaw (mort en 1054), les chroniques, en parlant des Novgorodiens, continuent à employer le nom de Slaves qui leur est donné, entre autres, dans le fameux code de ce prince, la Rousskaya Pravda (15).

(15) Depuis le règne d'Oleg, Nestor n'emploie plus le nom de Slaves qu'en indiquant clairement qu'il parle des Novgorodiens.

Nous espérons ainsi avoir prouvé que le nom de Russe n'a pas été importé par les Wariagues, mais qu'il était de temps immémorial le nom national des Slaves de la Russie méridionale, et que c'est de là qu'il s'est étendu à toute la monarchie.

Dans cette dernière moitié du ix^e siècle, si féconde en événements qui marquent dans les destinées des Slaves, et coïncidant presque avec la venue de Rurick en Russie, commence la monarchie des Lèches par l'avènement des Piastes, dynastie nationale; époque de transition pour ce peuple entre la fable et l'histoire, Sémovit, le premier de cette lignée, élu roi en 860 (16), étant encore

Pologne.

Schafarik, t. II, ch. XXVII, § 7, parle de mercenaires servant en 902 sur la flotte grecque sous le nom de Russes ou Wariagues de Kiew.

Solovieff, en parlant de l'armée de Jaroslaw, lors de sa guerre contre Boleslaw de Pologne, cite t. I, ch. VII, p. 220, sous le nom de Russes, le contingent du sud de la monarchie, parle des Wariagues comme troupes alliées ou mercenaires, et donne le nom de Slaves aux Novgorodiens.

(16) Martin Gallus, Vincent Kadloubek et autres chroniqueurs polonais, en éliminant, bien entendu, le personnage inventé dans le dernier demi-siècle sous le nom de Matthieu de Cholewo, au sujet duquel voir Schafarik, t. II, ch. XXXVII, § 2, remarque 5.

un personnage plutôt légendaire (17). A sa mort, en 891, l'État lèche comprenait la grande Pologne, la Mazovie et une partie de la Silésie (18) ; il avait ainsi approximativement pour frontières : au nord la Wartha, depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec la Netze, et le cours de cette dernière jusqu'à l'endroit où elle se rapproche le plus de la Vistule ; à l'est la Vistule jusqu'à son confluent avec la Pélica, et le cours de cette dernière ; au sud le Klodnitz jusqu'à son embouchure dans l'Oder, et à l'ouest ce fleuve jusqu'à la Wartha.

Ainsi, dans leurs commencements, la Russie et la Pologne, séparées par des peuples indépendants, Lithuaniens et Slaves, n'avaient entre elles, géographiquement, aucun point de contact.

(17) Lelewel lui-même, dans son histoire de Pologne, place tout ce qui est antérieur au petit-fils de Sémovit dans l'époque légendaire, ch. x et xviii.

(18) Schafarik t. II, ch. xxxvii, § 5.

VIII

Au x^e siècle se déclare la rivalité de la Russie et x^e siècle.
de la Pologne, par la double raison de leur conversion au christianisme dans un sens opposé et de leur contact territorial.

La Pologne, chrétienne par l'action du clergé Pologne.
latin, subit par là l'influence de l'Occident et en devint l'avant-garde contre ses frères slaves, au lieu de l'être pour ces derniers contre les ennemis communs (1).

(1) Sans parler du vasselage de Miécislaw I^{er}, ni de la création du royaume sous Boleslaw I^{er} en 1000 par l'empereur Otton II,

Profitant de la chute de la monarchie morave, les Lèches réunissent, au commencement de ce siècle, une partie de la Petite-Pologne à leur État primitif, la Grande-Pologne et la Lachie (2); ils s'assujettissent en même temps les Chorwates de la Gallicie, qui s'étaient détachés de la monarchie russe sous les successeurs d'Oleg, et portent ainsi leurs frontières à l'orient jusqu'aux Karpathes et au delà de l'Oder, à l'occident. Mais Miécislaw, connu dans l'histoire pour avoir introduit le christianisme dans sa patrie, en 965, la laisse, à sa mort, en 992, dans les limites du siècle précédent, excepté quelques possessions nouvelles entre l'Oder et la Wartha, pour lesquelles il est vassal de l'Allemagne (3).

ni de l'appel de l'ordre Teutonique contre les Slaves, en 1225, par Conrad de Mazowie, qui livrait ainsi aux Allemands les rives de la mer Baltique, les conséquences de l'action occidentale sur la Pologne ne se révèlent-elles pas jusqu'à nos jours dans sa direction tant religieuse que politique et sociale ?

(2) Schafarik, t. II, ch. XXXVII, § 5.

(3) Schafarik, t. II, ch. XXXVII, § 5. Il est impossible de suivre les événements dans l'*Histoire de Pologne* de Lelewel, qui, sans citer de date, conte les faits sans critique comme des légendes, et cela jusqu'au XII^e siècle.

En Russie, Oleg recule, au commencement du siècle, les bornes de la monarchie : à l'occident, jusqu'aux Karpathes ; à l'orient, jusqu'au Volga et au Donetz ; et au sud, jusqu'aux steppes de la mer d'Azow et de la mer Noire. Sous ses successeurs, des peuples de la Russie centrale et de la Russie occidentale se libèrent ; mais Wladimir (980-1015) les soumet de nouveau, reprenant en même temps sur les Lèches les villes Tcherwennes, l'actuelle Gallicie orientale (4).

Russie.

C'est à ce grand homme, devenu chrétien en 988, que la Russie, restant nationale et ne subissant de l'Orient que l'action religieuse seule, doit d'être jusqu'à ce jour le représentant réel de l'élément slave, dont le caractère même se rattache à l'esprit de l'Eglise d'Orient (5).

(4) Nestor, t. I, ch. VIII, p. 120.

Schafarik, t. II, ch. XXVIII, § 4.

(5) Il est impossible d'expliquer plus clairement la sympathie des Slaves pour l'Eglise d'Orient que ne l'a fait l'auteur de la lettre publiée par le journal *le Nord*, sous la date du 15 mai 1861, où, sous les initiales N. G., ne se cache qu'imparfaitement un des plus remarquables publicistes actuels.

« Les deux Eglises catholiques, romaine et grecque, diffèrent si peu entre elles dogmatiquement, que leur séparation n'aurait pas

C'est lui encore qui fonde l'unité de la monarchie par la fusion complète de tous les peuples slaves qui faisaient partie de son empire, dont à la fin du siècle les frontières étaient, au nord, à peu près les mêmes que sous les premiers princes Variagues ; à l'est, le Volga jusqu'à son confluent avec la Soura, cette dernière jusqu'à ses sources, et le Choper jusqu'à son confluent avec le Don ; au sud, les steppes de la mer d'Azow et de la mer Noire ; et à l'ouest, la Kobolta depuis son confluent avec le Dnièstre, le Pruth depuis le sien avec le Czugor, les monts Karpathes, la San, une ligne à travers

de raison d'être sous ce rapport, s'il n'était motivé par l'esprit politique des deux Églises. L'Église d'Orient est entièrement démocratique et fédérative, et c'est pour cette raison qu'elle est particulièrement préférée par les Slaves. L'Église occidentale est purement oligarchique, et c'est pour cela que les Polonais y tiennent si fort. » Plus loin on lit : « Pour chef, l'Église d'Orient n'accepte que Jésus-Christ lui-même... Dans l'Église romaine, tous les pouvoirs sont concentrés dans la personne du pape, qui s'intitule vicair de Jésus. » Dans la même lettre on lit plus haut : « La première exigence d'un Slave est d'avoir une Église nationale aussi indépendante que possible d'un pouvoir étranger... Le Polonais est ultra-papiste. Les Czechs, une partie des Croates et des Dalmates sont catholiques et même très-bons catholiques ; mais ils ne sont nullement papistes. Les premières protestations contre les abus du papisme ont été faites par les Czechs : Jean Huss et Jérôme de Prague. »

la vallée du Wiezpr, depuis le confluent de la San et de la Vistule jusqu'à celui du Boug occidental avec le Mouchowetz, les marais des sources du Pripet, la Schara, le Niémen jusqu'à son confluent avec la Wilia, la Sueta, la Duna jusqu'à l'Ewst, le lac de Luban, la Welikaya, le lac de Pskow et la Narowa jusqu'à son embouchure dans le golfe de Finlande (6).

Le ^x^e siècle voit les deux pays se diviser en petits Etats. En Russie, ce morcellement, peu réel sous Wladimir, dont les fils étaient plutôt des lieutenants que des souverains indépendants, le devient après Jaroslaw. Les princes de Polotzk seuls, descendants du fils aîné de Wladimir, se regardent, dès le règne de ce grand homme, comme étrangers et le plus souvent ennemis du reste de la famille régnante, forment un État indépendant dans les gouvernements actuels de Witebsk, Mohilew, Minsk, Wilna et Grodno avec une partie de la Courlande et de la Livonie, soumettant les peuples finnois ainsi que les Lithuaniens, qu'ils refoulent

^x^e siècle.
Russie.

(6) Comparer avec Nestor, Schloetzer, Karamsine, Polevoï, Solovieff et autres.

dans leurs forêts et dans les marais du Niémen et du Pripet.

Jaroslav, à sa mort, en 1054, partage la monarchie russe entre ses fils. Les aînés de sa descendance, libérant, en 1085, du joug des Lèches, les villes Tcherwennes, cédées en 1077 par Isiaslaw au roi Boleslaw II qui l'avait aidé à reprendre le trône de Kier, y fondaient, sous le nom de Russie-Rouge, un État quasi indépendant dans les limites actuelles de la Gallicie orientale.

A la réunion des princes russes à Lubetsch, en 1097, l'autonomie des principautés de Novgorod, Fourow, Smolensk, Mourom, Tchernigow, Novgorod Seversk, Wladimir Volinsk, ainsi que de celles de la Russie-Rouge, Pérémysl et Térébowl, fut sanctionnée et leur possession garantie aux fils ou héritiers des titulaires, descendant tous de Jaroslav et reconnaissant la suprématie du siège de Kiew qui devait être occupé par le plus ancien de la race, et dont le pouvoir, plus nominal que réel, s'étendait approximativement à la fin du xi^e siècle : au nord, au golfe de Finlande, à la Néva et aux lacs finnois ; à l'est, au bassin de la Dwina,

pays colonisé par de hardis aventuriers de Novgorod, au Youg, à la Wetloug, à la Soura et à la Medweditza; au sud, aux steppes depuis le confluent de la Medweditza et du Don jusqu'aux cataractes du Dnièpre, au cours de ce fleuve en remontant jusqu'à son confluent avec le Tiasmin, à la Wys, à la Sinouscha et passant à l'autre bord du Boug méridional à la Kodyma; et à l'ouest, à la Kobolta depuis son confluent avec le Dnièstre et au Pruth depuis le sien avec le Czugor, aux monts Karpathes, à la San jusqu'à son confluent avec la Vistule, à travers la vallée du Wieszpr au confluent du Boug occidental et du Mouchowetz, aux marais qui longent le Pripet, puis aux frontières des États des princes de Polotzk, en remontant le Dnièpre depuis son confluent avec la Bérésina jusqu'à l'Iwota; de là une ligne jusqu'au confluent de la Duna avec la Kaspliya, aux sources de la Lowatt, à la Loknia; aux sources de la Wélikaya, au cours de cette dernière, au lac de Pskow et à la Narowa.

La fin de ce siècle voit la chute de la principauté de Tmutarakan, fondée en 965, par Swiatoslaw,

dans la presqu'île de Taman, sur l'emplacement de l'antique Panticapée. Séparée de la Russie par des peuples ennemis, elle devient, en 1094, la proie des Polowtzis.

Pologne.

Boleslaw le Grand (992-1025), le véritable fondateur de la monarchie lèche, établit à Cracovie, qu'il prend sur les Czechs, le siège de ses États qu'il étendit considérablement aux dépens de ses voisins occidentaux et qui, pendant le xi^e siècle, restent à peu près dans les mêmes limites, étant bornés : au nord par la mer Baltique, depuis l'embouchure de la Stuhr (*Stoer*) à Wismar, jusqu'aux bouches de la Vistule et par les lacs et les marais prussiens ; à l'est par le Boug occidental jusqu'à son confluent avec le Mouchowetz, par une ligne à travers la vallée du Wiezpr, vers le confluent de la Vistule et de la San, et par le cours de cette dernière ; au sud par la ramification méridionale des Karpathes, les monts Néogrades, et le Danube depuis l'Eypel jusqu'à la Morawa, et à l'ouest par cette dernière, les monts Sudettes, le Riesengebirg, la Sprée, le Havel septentrional, le lac Muritz, l'Elde jusqu'à la moitié de son

cours, et la Stuhr jusqu'à son embouchure (7).

Vers la moitié du ^{xiii}^e siècle, la monarchie se partage entre les fils de Boleslaw III, dont l'aîné, Wladislaw II, est chassé de ses États; le titre royal disparaît pour faire place à celui de ducs ou de princes. Restant à l'ouest, au nord et à l'est dans ses limites du siècle précédent et perdant, au sud, les territoires au delà des Karpathes occidentaux que lui enlèvent les Hongrois, la monarchie lèche est divisée en duchés de Silésie, Cracovie, Sandomir, Mazovie, Poméranie et de Pologne (la Grande Pologne actuelle) que, pour la première fois, d'une façon authentique dans l'histoire, on voit por-

^{xiii}^e siècle.
Pologne.

(7) Lelewel, *Histoire de Pologne*, atlas, carte n° III.

N. B. Il met la Galicie orientale dans les limites de la monarchie lèche. Voici le sort de ce pays russe : avant le ^{ix}^e siècle, les Doulèbes, les Chorwates et les Tivertzis libres, conquis en 885 par Oleg, libérés sous ses successeurs, et bientôt après soumis par les Lèches, auxquels Wladimir les reprend en 985 sous le nom de villes Tchervennes. Swiatopolk les cède en 1018 à Boleslas le Grand. Jaroslaw et son frère Mstislaw de Tmoutarakan les reprennent en 1031. En 1077, Isiaslaw les cède à Boleslas II, et, en 1085, elles sont reconquises par Rurick, Volodar et Wassilko, qui fondent ainsi la principauté de la Russie-Rouge. Ces trois frères, fils de Rostislaw, étaient petits-fils de Wladimir, prince de Novgorod, ce dernier fils aîné de Jaroslaw le Grand.

ter le nom devenu plus tard celui de la nation (8).

Russie.

La Russie, au ^{xii}^e siècle, affaiblie par son morcellement et des guerres intestines, reste à l'ouest, au nord et à l'est, dans les mêmes limites qu'au ^{xi}^e siècle. Dans son organisation intérieure en principautés indépendantes de fait sinon de droit, de nouvelles se forment entre la Desna, dans son cours supérieur, la Sosna et le Volga: la principauté de Rjazan, la plus occidentale de la Russie à cette époque, et celle de Sousetal qui, sous le nom de Wladimir (sur la Kliasma), remplace Kiew, après le sac de cette vieille capitale russe, en 1169, par l'armée d'André Bogoliubsky.

En Russie-Rouge, Wladimir réunissait, en 1141, toutes les principautés en un seul État complètement indépendant, qui de Galitsch, sa capitale, prenant le nom de Gallicie et enclavant la Boukowie, la Bessarabie et une grande partie de la Moldavie actuelles, portait ainsi les frontières de la Russie aux rives de la mer Noire, depuis les bouches du Dnièstre jusqu'à celles du Danube et au

(8) Lelewel, *Histoire de Pologne*, Atlas, carte n° IV.

cours du Szereth jusqu'à ses sources dans les Karpathes.

Affaiblies par des guerres intestines et par les empiétements de missionnaires allemands qui convertissent, le glaive à la main, et qui d'abord avaient été protégés par elles, les principautés de Polotzk disparaissent de l'histoire à la fin de ce siècle et deviennent la proie de leurs anciens sujets.

De même origine (9) et peut-être de même Lithuaniens, race (10) que les Slaves, ayant la même religion et presque la même langue, venus en Europe à la même époque reculée et inconnue et s'établissant dans les pays mêmes qu'ils habitent encore (11), les Lithuaniens, race mélangée avec les Tchoudes ou Finnois leurs voisins et les Goths (12) dont ils supportent le joug, sans l'éviter comme l'avaient fait les Slaves en émigrant vers le Sud. Subjugués une première fois par Jaroslaw et plus tard par les princes de Polotzk, ils ne se laissent pas absorber

(9) Schafarik, t. I, ch. XIX, § 1.

(10) Thunmann, *Recherches sur les peuples du Nord*, p. 8. — Adelung, Karamsine et autres.

(11) Schafarik, t. I, ch. XIX, § 2.

(12) Schafarik, t. I, ch. XIX, § 3.

et, se retirant dans leurs forêts et vers les marais du Niémen et du Pripet, ils y forment, sous Kernouss et sous Erdziwill, deux souverainetés indépendantes. Ils luttent dès lors continuellement contre les Polonais et les Russes, s'agrandissent aux dépens des principautés de Polotzk (13) qu'ils finissent par absorber plus tard, ne sont soumis qu'en partie par Roman, prince de la Russie-Rouge, et, resserrés entre la mer Baltique, la Duna, les marais du Pripet et le Niémen, deviennent, vers la fin du siècle, la terreur de leurs voisins.

(13) Ces principautés étaient Witebsk, Isiaslawl, Drutzk et Minsk, toutes régies par des princes apanagés de Polotzk, siège du chef de leur lignée, l'aînée de la race de Rurick.

IX

Comme un ouragan qui balaye tout sur son pas-
sage, les Tatares, peuple nouveau, arrivant de
l'extrême Orient alors inconnu, fondent, dans la
première moitié du ^{xiii^e} siècle, sur l'Europe orien-
tale et la couvrent de ruines.

La Russie, leur vassale pendant plus de deux
siècles, subit le joug de fer de Batou et de ses suc-
cesseurs de la Horde d'or, qui nomment les grands-
princes et distribuent les principautés selon leur
caprice

Novgorod, limitant de plus en plus les droits de

Russie.

ses princes, prend des allures républicaines et seule ne subit qu'imparfaitement la domination tatare. Elle porte ses frontières septentrionales, qui en même temps au nord sont celles de la Russie même, au delà des lacs finnois et du cours de la Dwina, jusqu'aux rives de la mer Blanche et de l'océan Glacial.

Des colons novgorodiens, qui en 1174, s'étaient établis au confluent du Volga et de la Kama, subjuguant les peuplades tchérémisses de race finnoise qui y habitaient, créaient sur la rivière de ce nom la république de Wiatka, qui formant ainsi l'extrême limite orientale de la nationalité russe, dura, indépendante, plus de deux siècles.

Pskow, se détachant de Novgorod, formait une principauté séparée et résistait aux empiétements tant des chevaliers allemands désormais maîtres de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie, que des Lithuaniens, ses voisins, devenus les plus formidables.

Les principautés de la Russie centrale : Smolensk, Twer, Rostow, Jaroslaw, Nijni-Novgorod, Rjazan et Moscou, ainsi que d'autres nées plus tard du

fractionnement de celles-ci, reconnaissaient la suprématie de Wladimir, dont le souverain portait le titre de grand-prince de Russie; mais son pouvoir, plus nominal que réel, était à peine senti à Novgorod, et à Pskow, et encore moins dans les principautés de la Russie occidentale et méridionale : Pinsk (Tourow) Novgorod-Seversk, Tchernigow ainsi qu'à Kiew qui se relevait à peine de sa seconde destruction, en 1240, par les Tatares.

Les frontières de la grande principauté de Russie, au ^{xiii}^e siècle, étaient, à l'est, le cours de la Dwina, le Joug, la Witchoura, le Volga jusqu'à la Soura et le Choper; au sud, les steppes jusqu'au confluent de la Worskla et du Dnièpre, remontant le cours de ce fleuve jusqu'au Tiasmin, la Wys et la Sinouscha, et à l'ouest, le Boug méridional, le Sluetz, le Pripet, le Dnièpre jusqu'à son confluent avec l'Iwota, de là une ligne jusqu'au confluent de la Duna et de la Kasplia, les sources de la Lowat, la Loknia, la Welikaya, le lac de Pskow et la Narowa.

La Russie-Rouge arrivait, vers le milieu du siècle, malgré les calamités d'une double invasion

tatare, à son apogée de gloire et de prospérité sous Daniel, et, victorieuse de tous ses voisins, restait dans ses limites du siècle précédent, enclavée entre la Mazovie, les Lithuaniens, les principautés russes de Pinsk et de Kiew, la mer Noire, la Hongrie et le grand-duché de Cracovie. Divisée plus tard en quatre principautés, Cholm, Lutzk, Pérémysl et Wladimir-Volinsk, elle est réunie de nouveau, à la fin du siècle, sous Youry-Lwowitch qui, dans tous ses actes prend le titre de roi de Russie (1).

Lithuanie.

Luttant pour son indépendance contre les Polonais et les Russes, contre les chevaliers Teutoniques qui s'emparent de la Prusse, et les chevaliers Porte-glaives, maîtres des provinces Baltiques, les Lithuaniens, tantôt réunis, tantôt séparés en petits États, s'agrandissent et absorbent dans ce siècle les principautés de Polotzk (2). Le peuple

(1) Karamsine, *Histoire de Russie*, t. IV, ch. VI, p. 164.

Solovieff, *Histoire de Russie*, t. III, ch. V, p. 305.

Markewitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. I, p. 3.

Notre *Russie-Rouge*, ch. XV, p. 157.

(2) Lelewel, dans la carte V de l'Atlas pour son *Histoire de Pologne*, en donnant à la Russie-Rouge son vrai titre de princi-

de plus en plus s'identifiant avec les Russes, descendant des Slaves Kriwitchis, adopte insensiblement leur religion et devient chrétien du rit oriental, exemple suivi par plusieurs de ses princes, Woischelk entre autres; le seul Mindorg se fait baptiser selon le rit latin. Mais, déclaré roi de Lithuanie, par le pape Innocent IV, qui à la même époque donnait à Daniel de Galitsch le titre de roi de Russie à des conditions qui ne furent pas remplies (3), il n'en revient pas moins peu après au paganisme; et à la fin du siècle, les souverains lithuaniens, résistant à tous les essais de propagande occidentale, tant polonaise qu'allemande, restent idolâtres, ainsi qu'une grande partie des classes supérieures de la nation. Les États lithuaniens avaient pour voisins, au nord, les chevaliers Porte-glaives et la principauté de Pskow; à l'est,

pauté, appelle à tort Smolensk et Wladimir *duchés*, titre qui n'existe pas dans la langue russe. Sur la même carte, il nomme Polotzk *république*. Comme cette erreur ne peut avoir aucun but, il faut n'y voir qu'une inadvertance.

(3) Pour ces faits et pour leur explication, basée sur des données des plus authentiques, voir notre *Russie-Rouge*, ch. xiv, p. 142.

celle de Smolensk; au sud, la principauté de Pinsk et la Russie-Rouge; à l'ouest, le duché de Mazovie et l'ordre Teutonique.

Pologne.

Bien que restée libre du joug des Tatares qui l'avaient ravagée dans les deux irruptions de Batou et de Bouroundaï, la Pologne, morcelée, s'affaiblit toujours davantage dans le cours de ce siècle. L'autorité du pouvoir papal s'y implante irrévocablement par la double influence de l'immixtion du clergé dans les affaires tant publiques que privées (4), et du germanisme que la Pologne subit de plus en plus, au point que ses princes abandonnent les usages, jusqu'à la langue de la nation (5).

Vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, la Poméranie (6) et la Lusace s'étaient détachées de la Pologne qui, partagée en cinq duchés, la Silésie réduite au cours de l'Oder, la Pologne proprement dite, (Polachie) Cracovie avec Sandomir, la Mazovie et la Kujavie séparée de cette dernière, avait pour fron-

(4) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. LXIX, p. 59.

(5) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. LXVIII, p. 59.

Voir sur les écrivains et annalistes polonais de ce temps, Schafarik, t. II, ch. XXXVII, § 1.

(6) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. LXIII, p. 54.

tières, au nord, la Wartha, la Vistule depuis son confluent avec la Brahe jusqu'à celui avec le Drewentz, les lacs prussiens et la Lyk; à l'est, le Bobr jusqu'à son confluent avec le Narew, ce dernier jusqu'au Nurzee, le Boug occidental jusqu'au Mouchowetz, une ligne tracée à travers la vallée du Wiczpr vers le confluent de la Vistule et de la San et cette dernière jusqu'à ses sources; au sud, les Karpathes occidentaux (Babia Gora, en allemand Beskiden), et à l'ouest, le cours de l'Oder.

L'affaiblissement causé par l'extrême morcellement amène, à la fin du ^{xiii}^e et au commencement du ^{xiv}^e siècle, une réaction qui se fait sentir tant en Russie qu'en Pologne.

xiv^e siècle.
Pologne.

Déjà, en 1295, les évêques de tous les pays lèches, réunis à Gnèsne, avaient proclamé roi Przemislaw, qui venait de joindre à son duché de Grande-Pologne, celui de Cracovie et la Poméranie par héritage (7). C'est depuis la réunion de ces trois États en royaume que le nom de Polonais devient national et remplace celui de Lèches employé jus-

(7) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. LXXIII, p. 62.

qu'alors (8). Mais la réorganisation de la monarchie et la renaissance nationale du titre royal datent véritablement du couronnement de Wladislaw Lokotek, en 1319, comme roi de Pologne, 294 ans après celui de Boleslaw le Grand comme roi des Lèches. Seul, le duché de Mazovie (Mazovie et une partie de la Kujavie), reste séparé jusqu'en 1526 (9).

Kasimir le Grand (1333-1370) relève encore plus que son père Wladislaw Lokotek, la grandeur de sa patrie. Profitant de l'extinction de la dynastie nationale en Russie-Rouge et fort de l'appui du parti oligarchique, il réunit en 1340 une grande partie de ce royaume à ses États, avec la promesse solennelle, quoique immédiatement violée, de l'égalité sociale et religieuse de ses nouveaux sujets russes et des Polonais (10).

(8) Ce qui vient à l'appui de l'opinion émise plus haut, ch. vi, que le nom de Polonais (Poljak) vient de la Grande-Pologne (Polachie) et non des Polianes, c'est que le pays de ces derniers, le bassin de la Vistule, ne fait partie de la monarchie que 231 ans après qu'elle porte déjà son nom actuel, c'est-à-dire par l'annexion du duché de Mazovie en 1526.

(9) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. cxvii, p. 109.

(10) Dlougoss, *Histoire de Pologne*, t. ix, p. 1058. — Karamsine, *Histoire de Russie*, t. iv, ch. ix, p. 246. — Markewitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. i, ch. i, p. 11.

A la fin du siècle, la Pologne, alors déjà moins royaume que république aristocratique (11), comprenait la grande et la petite Pologne, une partie de la Koujavie et la Gallicie, ayant pour frontières : au nord, la Netze, la Vistule, depuis la Brahe jusqu'à la Bzura, cette dernière jusqu'à son confluent avec la Rawka, celle-ci jusqu'à ses sources, une ligne jusqu'au coude de la Pilica vers l'est et suivant le cours de cette rivière jusqu'à son embouchure, la Vistule jusqu'au San, et de ce confluent une ligne à travers la vallée du Wiezpr à celui du Boug occidental et du Mouchowetz ; à l'est, le Boug occidental, le Sérède et le Dnièstre ; au sud, le delta du Danube, le Szereth et la chaîne des Karpathes ; et à l'ouest, la Przemza, les hauteurs silésiennes des sources de la Liszwartha, du Stober et de la Prosna, cette dernière jusqu'aux sources de la Bartsch, l'Obra depuis ses sources jusqu'à la Wartha et cette dernière jusqu'à la Netze.

La vraie grandeur de la Lithuanie date de l'avènement de Guédimine (1315-1341), qui mettant fin

Lithuanie.

(11) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. LXXXIX, p. 79.

à la principauté russe Pinsk-Tourow (12) et portant ses armes vers le sud, incorporait à ses Etats la Volhynie, ainsi que les principautés de Kiew, Tchernigow et de Séverie (13), les donnait en apanage à ses fils et réunissait à son titre de Konungas de Lithuanie celui de grand-prince de Russie (14). A sa mort, ses États se partagent entre cinq de ses fils, mais bientôt Olgerd, prince de Witebsk, s'empare de Wilna, la capitale, oblige ses frères à le reconnaître grand-prince, et, aidé par son frère Keistout, prince de Troki, porte à son plus haut degré de gloire et à sa plus grande extension la monarchie lithuanienne, qui vers le milieu du siècle a pour frontières : au nord, la Musza depuis ses sources

(12) Tourow, principauté indépendante depuis 1077 dans la lignée de Swiatopolk Mihail, petit-fils de Jaroslaw le Grand, se partage en principautés diverses, Nesvij Doubrowitza et autres ; depuis le ^{xii}^e siècle, Pinsk devint la principale, quelquefois séparée, le plus souvent réunie avec Tourow.

(13) La Volhynie, réunie à la Lithuanie en 1324, conquise en 1349 par Kasimir le Grand, reprise par Lubart en 1350, et reconquise encore une fois en 1352 par le roi de Pologne, qui bientôt la reperd et, en 1366, la réoccupe une troisième fois, passe en 1370 à la Lithuanie. Les principautés de Kiew, Tchernigow et Séverie sont réunies à la Lithuanie dès l'année 1321.

(14) Karamsine, *Histoire de Russie*, t. iv, ch. viii, p. 208.

jusqu'à son confluent avec le Memel courlandais, une ligne partant de ce confluent à celui de la Duna et l'Ewst, cette dernière jusqu'au lac de Luban et une ligne le long des sources de la Souneya, de la Welikaya, de la Drissa et de la Lowat jusqu'au confluent de la Méja et de la Duna; à l'est, la Duna depuis la Méja jusqu'à la Kasplia, cette dernière jusqu'à ses sources, la Wechra depuis son confluent avec le Dnièpre jusqu'à ses sources, l'Oster depuis son confluent avec le Soz jusqu'à ses sources et à celles de la Desna, cette rivière jusqu'à son confluent avec la Bolwa, une ligne le long des sources : de la Réséta, du Nougr, de l'Orlik, de l'Oka, du Tuscar et du Sem, et l'Oskol jusqu'à son confluent avec le Donetz; au sud, les steppes jusqu'au confluent de la Worskla et du Dnièpre, le cours de ce fleuve jusqu'au Tiasmin, le Wys et la Sinoucha, et à l'ouest, le Boug méridional, une ligne depuis ses sources jusqu'à celles du Boug occidental, ce dernier, le Nurezek, le Bobr, la Nelta, les marais des sources du Préguel et de l'Inster, la Szerzuppe, le Jura et la Werwita jusqu'à son confluent avec la Windawa.

Le fils favori d'Olgerd, Jagâelo, le Jagellon des Occidentaux, devient en 1377, après une lutte avec son oncle Keistout qu'il fait étrangler, grand-prince de Lithuanie et cherche à s'emparer des principautés de ses parents dont il n'est que suzerain et dont il devient de plus en plus l'ennemi; il perd en 1379 une grande partie de la Séverie qui se rattache à la Russie (15), et tandis que ses frères combattent dans les rangs russes, en 1380, il se déclare pour les Tatares.

Par suite de son mariage avec Hedwige, héritière de Pologne, il est élu roi de ce pays en 1386, et promettant la conversion de son peuple au catholicisme (16) il passe du rit grec au rit latin (17).

(15) Karamsine, *Histoire de Russie*, t. v, ch. i, p. 57. — Solovieff, *Histoire de Russie*, t. III, ch. VII, p. 350.

(16) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. xcv, p. 89.

(17) Olgerd qui, avec ses fils, avait déjà été baptisé d'après le rit oriental sous le nom d'Alexandre, était retombé dans l'idolâtrie. A sa mort, il se déclare de nouveau chrétien du même rit, et cela à la prière de sa femme et de ses fils. Karamsine, t. v, ch. VII, p. 56. Solovieff, t. III, ch. VII, p. 349.

En 1386, Jagâelo qui, sous le nom de Jacques, était chrétien du rit grec, et qui changeait de croyance à Cracovie en prenant le nom de Wladislaw, n'était pas idolâtre, comme le disent la plupart des auteurs occidentaux, ou comme pourrait le faire

Il protège le clergé romain dans sa propagande, qui s'exerce non-seulement sur des idolâtres, mais avec une grande violence contre les chrétiens du rit oriental (18), indisposant ainsi le peuple tant lithuanien que russe. Instrument, de même, de l'aristocratie polonaise, il cherche l'incorporation, à son nouveau royaume, de ses anciens États dont il abandonne complètement les intérêts, et oblige les princes russes et lithuaniens, ses frères eux-mêmes, à prêter serment, non à leur souverain, grand-prince de la Lithuanie et de la Russie méridionale, qui d'après des chartes garantissait leur foi et leur nationalité (19), mais au roi de cette Pologne qui

croire la phrase ambiguë de Lelewel, qui, sans doute, savait la vérité.

(18) Jagaëlo poursuivit ses anciens coréligionnaires dans des ordonnances contraires aux lois établies ; et, sous son règne, le rit oriental compte déjà des martyrs. Dlugoss, t. x, p. 118.

(19) Markewitsch, dans son *Histoire de la Petite-Russie*, t. 1, ch. 1, p. 10, dit : « Guédimine ayant garanti tous les droits reconnus dans les pays russes, prit leurs lois, leur langue et leur écriture, et les importa dans sa propre patrie, où leur usage dans les affaires civiles et ecclésiastiques dura jusqu'au xvi^e siècle. » Il ajoute : « Guédimine réunit les lois russes, sans être traduites, en un seul code, qui devint, dès lors, celui de la Lithuanie. » L'union des deux peuples russe et lithuanien fut volontaire de part et d'autre, libres tous deux et égaux dans leurs droits.

tendait à détruire l'une et l'autre (20). Par cette conduite il inaugura la triste époque de persécutions qui rendit impie et sanguinaire la lutte, courtoise jusqu'alors, entre la Pologne et la Russie.

Cette lutte commence par les troubles de la Lithuanie, qu'en 1392 Jagaëlo se voit obligé de céder à son cousin Witowt; elle amène l'affranchissement de la Petite-Russie, qui se rattache à la patrie commune; elle rend ainsi son unité et la force à la Russie et cause inévitablement la ruine de la Pologne.

Russie.

La Russie, presque anéantie au commencement de ce siècle par les calamités de l'invasion tatare, par le joug sanguinaire sous lequel ces barbares la tiennent asservie, et par de désastreuses guerres intestines, n'ayant plus d'existence nationale que dans le Nord, tandis que ses belles provinces du Sud, son berceau, sont partagées entre la Lithuanie et la Pologne, tend à se raffermir vers la fin

Notons encore que les armées lithuaniennes, commandées par des princes russes tout aussi souvent que par des princes lithuaniens, étaient, pour la plupart, composées de Russes, même avant l'annexion des provinces russes.

(20) Solovieff, *Histoire de Russie*, t. III, ch. VII, p. 383.

du xiv^e siècle par la naissance de deux éléments de force nationale ; au nord , la création de Moscou en grande principauté de Russie en 1328, qui par l'annexion des autres principautés russes, devient enfin assez forte pour pouvoir lutter victorieusement contre les Tatares ; au sud , la formation d'une nouvelle population dans la Petite-Russie, surgissant sous un joug étranger, au milieu d'une ruine générale et malgré l'absence complète des classes supérieures, détruites par le fer ou ayant abjuré foi et nationalité, population qui, élevant son nom de Cosaques (vagabonds) à celui d'une nation, puise en elle seule toute sa force, s'arme pour sa croyance, et, après des siècles d'une lutte héroïque, parvient à reconquérir son indépendance et à se réunir enfin à ses frères du Nord.

La grande principauté de Moscou (21) remplaçant celle de Wladimir, représente dès ce siècle

(21) Moscou, principauté indépendante en 1276, devient en 1328 grande principauté de Russie par la nomination, par le han Ousbeek, de Ivan Ivanowitch Kalita, qui la préfère à Wladimir sur la Kliasma. La victoire du Don est remportée, en 1380, par Dmitri sur Mamaï.

la Russie nationale, surtout depuis que la victoire du Don lui a valu la gloire d'avoir, la première, triomphé des Tatares.

Mais son pouvoir de suzeraineté sur les principautés de Smolensk, Twer, Nijni-Novgorod (qui depuis 1365 était devenu la résidence des anciens princes de Souzdal ou Wladimir), et de Rjasan, ainsi que sur les républiques de Pskow, Novgorod et Wiatka, est si peu réel, que nous ne nous occuperons que de ses frontières spéciales, qui étaient à la fin du ^{xiv}^e siècle : au nord, la Schoscha, le Volga jusqu'à son confluent avec la Scheksna, cette dernière jusqu'à son confluent avec l'Andoga, cette rivière jusqu'à ses sources, et une ligne à travers le Bélo-Osero et passant par le confluent du Wel et de la Waga jusqu'à l'embouchure du Yug dans la Dwina; à l'est, le Yug jusqu'à ses sources, de là une ligne à travers le confluent de la Méja et du Volga jusqu'à l'embouchure de la Kliasma, l'Oka jusqu'à son confluent avec la Mokscha; au sud, de ce dernier confluent une ligne à celui de l'Oka et de la Moskwa par le lac Welikoi, l'Oka jusqu'à l'embouchure de la Scha-

nia, et à l'ouest, le cours de cette dernière, une ligne depuis ses sources à celles du Gjatt, et ce dernier jusqu'à la hauteur des sources de la Schoscha.

ais et à l'ouest le cours de cette dernière, nous
 ligne depuis ses sources à celles du Gist, et de
 dernier jusqu'à la hauteur des sources de la

Schouba.
 Mais pour les stations de terrain nous eûmes
 poudres de Siniolok, Tser, Nijol, Nijogorod qui
 depuis 1365 ont été détruits et remplacés par
 poudres de Siniolok ou Whilinsk, et de Nijol,
 ainsi que les stations de terrain de Nijol, Nijogorod
 et Whilinsk, est à peu près, mais nous ne pourrions
 pas dire que ces frontières spéciales, qui étaient
 à la fin du 13^e siècle, le nord, la Schouba, la
 Volga jusqu'à son confluent avec la Schouba,
 cette dernière jusqu'à son confluent avec l'Angara,
 cette rivière jusqu'à ses sources, et puis l'Angara
 jusqu'à son confluent avec le Yeniseï, et par là même
 de la Volga jusqu'à l'embouchure de la
 Yeniseï dans la Sibirie, à l'est, le Yeniseï jusqu'à ses
 sources, de là une ligne à travers le continent de
 la Sibirie et de la Volga jusqu'à l'embouchure de la
 Kama, l'Orka jusqu'à son confluent avec la
 Mokscha; au sud, de ce dernier descendant une
 ligne à l'est de l'Orka et de la Mokscha par le lac
 Welikoi, l'Orka jusqu'à l'embouchure de la Soba;

Pendant toute la durée du **xv^e** siècle (1), la Lithuanie se dérobe constamment aux efforts de la Pologne pour amener entre les deux pays une

xv^e siècle.
Lithuanie.

(1) A partir de ce siècle, les provinces russes réunies à la Lithuanie, pour les distinguer de la Grande-Russie seule restée nationale, reçoivent les dénominations de Russie-Blanche (anciennes principautés de Polotzk, Witebsk et Pinsk, gouvernements actuels de Minsk, Mohilew et Witebsk); Russie-Noire (anciennes principautés de Tchernigow et Sévérie, le gouvernement actuel de Tchernigow et une grande partie de ceux de Koursk et d'Orel); Petite-Russie (ancienne grande principauté de Kiew, les gouvernements actuels de Kiew et de Podolie), dont la partie méridionale avec les gouvernements de Charkow et de Poltawa sont connus jusqu'à ce jour sous le nom d'Ukraïna (pays des frontières). Le

union complète (2). A peine de temps en temps y a-t-il une union simplement personnelle ; les rois de Pologne, il est vrai, sont suzerains et notamment les grands princes de la Lithuanie, dont la seule obligation est de donner à la Pologne le secours de ses troupes, composées en grande partie de Russes méridionaux, Cosaques, qui, dès cette époque, deviennent les compagnons de gloire de ses armées (3).

nom de Russie-Rouge est plus ancien, et se rapporte à la Vohynie et à la Gallicie orientale. La Lithuanie forme aujourd'hui les gouvernements de Vilna, Grodno, Kowno et d'Augustowo, ce dernier dans le royaume actuel de Pologne.

Il ne faut pas confondre avec la dénomination territoriale de Russie-Blanche, ce même mot, appliqué par Ivan III Wassiliévitch à son titre dans le siècle suivant. Dans cette dernière acception, blanche est synonyme de grande, comme cela a été le cas bien souvent et à des siècles antérieurs pour d'autres nations : Bulgares, Hongrois, Chorwates. Comparer sur ce sujet Schafarik, *Antiquités slaves*, Lelewel, Karamsine.

Nous ferons en même temps la remarque que, jusqu'à ce jour, le paysan russe appelle son empereur *Beliy Tzar* (le tzar blanc), titre qui lui est aussi généralement donné dans l'Asie centrale et orientale.

(2) Voir, pour la répulsion qu'inspirait cette union aux Lithuaniens, Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. xcix, cii, cix, cx, cxi et cxii.

(3) En 1401, sous Dunabourg, 37,000 Cosaques. Markévitch, t. I, ch. I, p. 16, à la bataille de Thannenberg, sous Varna, et ainsi

Les *pacta conventa* de 1386 et de 1409 qui stipulaient l'égalité des deux cultes et des nationalités russe, lithuanienne et polonaise (4), lettre morte dès leur principe, disparurent de plus en plus devant les soi-disant droits et privilèges sous lesquels se cachaient l'oppression et la persécution. A Horodlo, en 1413, on n'accordait plus ces droits qu'à ceux des Lithuaniens ou des Russes qui se faisaient catholiques (5), et dans d'autres diètes, on alla plus tard jusqu'à supprimer les conventions qui pouvaient limiter l'action du prosélytisme latin (6), auquel les essais de réunion des deux Églises à Florence, en 1440, donnèrent une nouvelle impulsion (7).

de suite jusqu'à la libération de la Petite-Russie. Voir Lelewel, Karamsine, Solovieff et autres.

(4) Markewitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. 1, ch. 1, p. 13-17.

(5) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. xcvi. — Solovieff, *Histoire de Russie*, t. iv.

(6) Lelewel, ch. c, à la p. 94, dit à cette occasion que, par les privilèges donnés aux apostats russes, « le nombre des défenseurs de la patrie fut considérablement augmenté. »

(7) Ne voulant pas entrer dans des explications en dehors de notre sujet, nous renvoyons notre lecteur à une lettre de M. L. Boissard, pasteur protestant à Glay, publiée par le journal *le Nord* du 23 février 1862, dont nous nous contenterons d'extraire le passage suivant :

Witowt, complètement indépendant dans son gouvernement, plutôt allié que vassal de Jagaëlo, étend les limites de la Lithuanie, non-seulement aux dépens de la Russie, mais même de la Pologne. En 1415, il nomme un métropolitain à Kiew, séparant ainsi, pour les affaires de leur culte, les Russes méridionaux et occidentaux de la Russie du Nord. Il meurt en 1430, au moment où il cherchait à ériger en royaume son pays dont les frontières étaient alors, au nord, la Musza jusqu'à son confluent avec le Memel courlandais, une ligne partant de ce confluent à celui de la Duna et de l'Ewst, cette dernière, le lac Luban, une ligne le long des hauteurs desquelles découlent la Souneya, la Welikaya, la Drissa et la Lowat, jusqu'à la Méja depuis son confluent avec la Duna, jusqu'à l'endroit où elle reçoit la Beréosa, cette dernière et le Volga depuis Rjew jusqu'à Zoubkow ; à l'est, le Gjad, une ligne de ses

« Les tentatives de la papauté pour parvenir à la domination universelle furent vives pendant le cours du xve siècle. Dirigées partout contre l'Eglise russe, elles échouèrent contre l'antique simplicité de sa foi et la ferme attitude du pouvoir temporel, qui la couvrait de sa protection. »

sources à celles de l'Ougra et de la Schania, celle-ci jusqu'à son embouchure dans l'Oka, le cours de cette rivière jusqu'à son confluent avec la Soucha, cette dernière jusqu'au Néroutsch, une ligne allant des sources de l'Oka et de la Sosna à celles du Tuscar, de l'Oskol, du Donetz et de la Worskla, et cette dernière jusqu'à son confluent avec le Dnièpre; au sud : le Dnièpre jusqu'à son confluent avec le Tiasmin, le Wys, la Sinoucha et la Kodyma, et à l'ouest, le Dnièstre depuis son confluent avec la Kobolta, le Sérède, le Boug occidental, le Nurczek, le Bobr, la Lyk, les lacs Lasmiad et Maner, l'Angerup jusqu'à son confluent avec le Préguel, l'Inster depuis son confluent avec le Préguel jusqu'à son coude vers le confluent de la Youra et du Niémen, la Youra et la Werwita jusqu'à son confluent avec la Windawa.

A la mort de Witowt, l'antagonisme contre l'union avec la Pologne se fait voir dans l'élection unanime de Swidrigaïlo, fils d'Olgerd, connu pour sa haine contre les Polonais et le rit latin (8). Il

(8) Dlougosz, *Histoire de Pologne*, l. xi, p. 573. — Strikousky,

refuse de reconnaître la suzeraineté de Jagaëlo, qui de son côté nomme Sigismond, frère de Witowt. Une guerre acharnée s'ensuit, en 1431, qui après la mort de Jagaëlo, en 1434, continue encore ; les troubles ne cessent même pas après la mort violente de Sigismond qui était parvenu à chasser son compétiteur (9).

Pologne.

Wladislaw III, successeur de son père Jagaëlo au trône de Pologne, envoie son frère Kasimir comme son lieutenant en Lithuanie, et ce dernier, auquel on y refuse de se soumettre, y est cependant élu grand-prince en 1440, à la nouvelle que Wladislaw était proclamé roi de Hongrie (10). Après le désastre de Varna, les Polonais voulant élire Kasimir pour leur roi, les Lithuaniens y apportèrent un refus formel et n'y consentirent qu'en 1447 (11).

L'union des deux pays n'en fut pas plus intime, Kasimir ayant surtout mécontenté ses anciens sujets par son extrême intolérance, qui poussa les princes

Histoire de Pologne, l. xvii, ch. v-viii. — Karamsine, *Histoire de Russie*, t. v, ch. iii, p. 228.

(9) Dlugoss, *Histoire de Pologne*, l. xi, p. 723.

(10) Solovieff, t. iv, ch. ii, p. 122 et suiv.

(11) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. xcix, p. 93.

sévériens à se donner à la Russie (12). Il gouverne cependant les deux pays, et sous son règne la Pologne s'agrandit, en 1466, par l'annexion d'une partie de la Prusse (l'Ermeland) avec Dantzig (13); mais perd jusqu'aux droits presque illusoires de suzeraineté qui rattachaient encore à elle la Moldavie, et, en 1484, Belgorod et Kilia, pris par les Turcs avec toute la côte de la mer Noire, depuis l'embouchure du Dnièstre jusqu'à celle du Danube (14). En 1494, à la mort de Kasimir, son fils aîné Wladislaw étant alors roi de Bohême, et son second fils Jean-Albert lui ayant succédé sur le trône de Pologne, la Lithuanie se détache et nomme grand-prince son troisième fils, Alexandre (15), qui, après une guerre désastreuse avec la Russie, épouse, en 1494, Hélène, fille du grand-prince Ivan III Wasiliéwitch, auquel, par traité, il reconnaît le titre de grand-prince de toute la Russie (wseya Roussi) (16),

(12) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. cxii, p. 405.

(13) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. cii, p. 96.

(14) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. cxii, p. 405.

(15) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. cxii, p. 405.

(16) Karamsine, *Histoire de Russie*, t. vi, ch. v, p. 316. — Solovieff, *Histoire de Russie*, t. v, ch. iv, p. 145.

et cède la principauté de Wiasma et une partie de la Sévérie. La Pologne, en 1495, s'agrandissait par l'annexion du duché de Plotzk (Kujavie) (17.)

A la fin du siècle, la Lithuanie restant à l'ouest et au sud, dans ses limites de la fin du siècle précédent, et au nord, dans celles de l'époque de la mort Witowt, avait à l'est pour frontières, la Méja jusqu'à ses sources, le Dnièpre depuis les siennes jusqu'à son confluent avec l'Osma, une ligne de ce confluent à celui de la Wechra et du Ssotz, une autre ligne commençant au confluent du Ssotz et de l'Oster allant entre l'Oster et le Yapout, et entre la Désna et le Nougr jusqu'au confluent de l'Oka et de la Soucha, cette dernière jusqu'au Nerutsch, le cours de cette rivière, une ligne allant de ses sources et de celles de l'Oka et de la Sosna à celles du Tuscar et de l'Oskol, du Donetz et de la Worskla, et cette dernière jusqu'à son confluent avec le Dnièpre.

La Pologne, à la fin du xv^e siècle, avait pour frontières, au nord, la Netze depuis son confluent avec

(17) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. ci, p. 94

la Wartha, le Kuddow, une ligne à travers les lacs Lakman, Wdzydze et Radaun aux sources de la Léba, cette dernière, la côte de la mer Baltique depuis l'embouchure de la Léba jusqu'à l'entrée dans le Frischehaf, et l'embouchure de la Passargue ; à l'est, la Passargue jusqu'à ses sources, une ligne de ces dernières à celles du Dréwenz, le cours de cette rivière jusqu'à son embouchure de la Vistule jusqu'à la Bzura, cette dernière jusqu'à son confluent avec la Rawka, celle-ci jusqu'à ses sources, une ligne jusqu'au coude de la Piliça vers l'est et suivant le cours de cette rivière jusqu'à la Vistule, une ligne de ce confluent à celui du Boug occidental et du Nurczek, puis les frontières occidentales de la Lithuanie jusqu'au confluent du Dnièstre et de la Kobolta ; au sud, une ligne de ce confluent à celui du Czugor et du Pruth, ce dernier jusqu'à son confluent avec le Czeremozc, cette rivière jusqu'à ses sources, et la chaîne des Karpathes ; et à l'ouest, la Sola, la Czerna Przemza, les hauteurs silésiennes des sources de la Lisziwartha du Stober et de la Prosna, une ligne le long des marais des sources de la Bartsch à celles de

l'Obra, cette dernière jusqu'à son embouchure dans la Wartha et cette rivière jusqu'à son confluent avec la Netze.

Russie.

Pendant que la Pologne ne parvenait pas à s'unir la Lithuanie et ses annexes russes, et cela parce qu'elle voulait annihiler leurs nationalités et leur croyance, la Russie, finissant ses dernières luttes intestines (18), se libérait du joug tatar (19) et affermissait son unité par l'absorption de diverses principautés de la Grande-Russie, tant des autres branches de la dynastie de Rurick (20) que de la lignée de Moscou (21).

A la fin du xv^e siècle la grande principauté de Russie avait pour frontières, au nord, le golfe de

(18) Le 27 janvier 1450, entre le grand-prince Wassili Wassiliéwitch Tiomnoy (l'aveugle) et Dmitri Schemiaka, dont la principauté (Zwénigorod et Galitch) est réunie à la grande-principauté.

(19) En 1480, Ivan III Wassiliéwitch se libère de la suzeraineté d'Achmet.

(20) Jaroslaw, vers la fin du xiv^e siècle. — Rostow, en 1364. — Sousdal, en 1392. — Mourom, en 1392. — Nijni-Novgorod, en 1412 et définitivement en 1456. — Perm, conquise sur Novgorod en 1472. — Novgorod, en 1478. — Twer, en 1485. — Wiatka, en 1489.

(21) Zwénigorod et Galitch, en 1450. — Mojaïsk, en 1454. — Borowsk, en 1456. — Wéréya, en 1486.

Finlande depuis la Narowa jusqu'à l'embouchure de la Neva, cette dernière, les côtes méridionales et orientales du lac de Ladoga, une ligne de l'embouchure de l'Olonka dans le lac de Ladoga à travers celui d'Olonetz à l'embouchure de la Wodla, le cours de l'Onéga et les côtes de la mer Blanche jusqu'à la Petchora; à l'est, la Petchora, la chaîne septentrionale des monts Ourals, la Tchoussowaya depuis ses sources jusqu'à son embouchure, la Kama jusqu'à son confluent avec la Wiatka, cette dernière en remontant son cours jusqu'à ses sources, de là une ligne à celles de la Vetloug, cette dernière jusqu'à son embouchure, le Volga jusqu'à celle de la Soura, cette dernière jusqu'à la Penza, le cours de cette rivière jusqu'à ses sources, une ligne à celles de la Kaschina, cette dernière jusqu'à son embouchure, la Tzna depuis son confluent avec la Kaschina jusqu'à celui avec l'Oka, cette rivière jusqu'à l'embouchure de la Powa, celle-ci jusqu'à ses sources et de là une ligne jusqu'à celles de la Soucha; au sud, les limites orientales des États lithuaniens, et à l'ouest, ces mêmes limites et celles

de la république de Pskow, qui, quoique vassale, pouvait être regardée comme indépendante et dont les frontières vers la grande principauté de Russie allaient le long des hauteurs qui séparent le bassin du lac Ilmen de celui du lac de Pskow, et la Pliussa depuis ses sources jusqu'à son confluent avec la Narowa, près de l'embouchure de cette dernière dans le golfe de Finlande.

XI

Au ^{xiv}^e siècle, la Pologne est à son apogée de gloire et de force, elle accomplit enfin son union politique avec la Lithuanie, et serait arrivée à s'identifier les peuples qui lui étaient soumis, si l'union religieuse qu'elle voulait imposer par le feu et le sang (1), n'était venue anéantir l'œuvre de cette grande époque et briser pour l'avenir les forces mêmes de la Pologne.

xiv^e siècle.
Pologne
et
Lithuanie.

Siècle illustré par les derniers Jagellons et par Etienne Battory, qui, aussi grands dans la paix que dans la guerre, font fleurir les arts et les sciences et triompher les armes polonaises; illustré par Koper-

(1) Nous renvoyons notre lecteur à un livre écrit dans l'intention de persuader la Russie à reconnaître le pouvoir des papes, et remarquable par la véracité inattendue des faits historiques. *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, traduites de l'allemand. Paris, Ch. Lahure, 9, rue Vangirard, 1858.

nik (1543), Jan Samoysky (2), les Radziwill (3), les Wischnewetsky (4) et les Ostrojsky.

(2) Jan (Jean) Samoysky, grand chancelier de Pologne, hetman, compagnon d'armes et ami d'Etienne Battory, un des hommes les plus instruits de son temps, prend en 1550 Polotzk, assiège infructueusement Pskow, commande en chef l'armée après le départ du roi, et signe la paix de Sapolé. En 1587, il soutient l'élection de Sigismond III Vasa, et l'assure par une grande victoire près de Cracovie sur son compétiteur l'archiduc Maximilien, qu'il bat encore une fois en Silésie, et fait prisonnier en 1588. Il commande en 1589 contre les Turcs, et assemble à son retour, en 1592, la diète inquisitoriale où il oblige le roi à comparaître, et à donner la promesse de changer de conduite. Il commande en 1594 en Moldavie, et en 1601 en Livonie contre Charles IX, roi de Suède; victorieux, il porte les frontières à l'Esthonie, et meurt en 1605, après avoir déconseillé au roi de se mêler des affaires du faux Démétrius.

(3) Famille lithuanienne la plus puissante, descendant d'un frère d'armes de Guédimine, lequel, pour lui avoir sauvé la vie à une chasse, reçut en propriété toutes les terres jusqu'où, de l'endroit où ils se trouvaient, le son du cor pouvait être entendu. Guédimine sonna trois fois du cor, dans trois directions différentes, et les Radzivill portent jusqu'à ce jour trois cors de chasse pour armes. Princes de l'empire depuis 1518, Nicolas Radzivill le Noir, prince d'Olieka et de Nieswy, wojewode de Vilna, grand maréchal et chancelier de Lithuanie, chef des protestants, fut le plus grand antagoniste de l'union avec la Pologne. A sa mort, en 1565, son cousin, Nicolas Radzivill le Roux, le remplaça comme chef des protestants et devint la souche de la branche protestante. La branche catholique descend de Nicolas Christophe, fils de Nicolas le Noir, qui, élevé en Allemagne dans la croyance de son père, alla en Italie après sa mort, attiré par les jésuites, et abjura à Rome.

(4) Descendants de Koribut, fils d'Olgerd, dont les plus remar-

Ces derniers qui pour aïeul avaient le grand Roman de Galitsch (5), russes de croyance comme d'origine, donnent cependant le plus grand lustre aux armes et la plus grande force à la cause de la Pologne (6). Race digne du sang de Rurick qui

quables sont : Dmitri, hetman des Cosaques vers la moitié du siècle, établi dans l'île Chortiza, au sud des cataractes du Dnièpre, et devenu la terreur des Tatares. Abandonné par le roi de Pologne, il passe, en 1557, au service de la Russie, commande, en 1558, l'armée russe en Crimée et au Caucase, en 1560, au secours des princes cabardiens, chrétiens du rit oriental alors. Obligé en 1562, de fuir la Russie à cause des horreurs du règne d'Ivan IV, il retourne à la cour du roi Sigismond-Auguste. Appelé en Moldavie pour s'y mettre à la tête d'un parti, il est fait prisonnier et envoyé à Constantinople où il est tué, en 1564. Youry, son neveu, apostasie, et fait élever chez les jésuites ses fils et ses cousins. Les fils d'un de ces derniers furent cet Adam dans la maison duquel le faux Démétrius commença à jouer son rôle, et Constantin qui, élevé dans le rit oriental, la croyance de ses pères, apostasie en 1595 sur les instances des jésuites, et prend une part si active aux intrigues et aux événements qui amènent le faux Démétrius à Moscou. Michel Koribut, roi de Pologne, descend, à la troisième génération, d'un frère de Dmitri Wischnewetzky.

(5) Roman, fils de Mstislaw (le dernier grand-prince de Kiew), prince de Volhynie en 1170, et prince de Galitch en 1199, réunit ainsi la Russie-Rouge en un seul État, tué par trahison devant Zavihost en 1205.

(6) Les premiers Ostrojsky luttent avec les Polonais pour la Volhynie leur patrie : Daniel entre en Gallicie en 1341 et, en 1348, il résiste, en Volhynie, au roi Kasimir qui l'oblige à se soumettre en 1349. Libéré en 1350 par Lubart, fils de Guédimine, commande

coule dans ses veines, et dont la personnification la plus remarquable, le prince Constantin (7), le vainqueur d'Orscha, meurt fidèle à sa foi, à son pays et à son serment. Ses descendants, préférant devenir les derniers des magnats polonais, que de rester les premiers des princes petits-russiens apostasient et cessent d'être les idoles de leurs concitoyens : ils sont encore de bons généraux et de vaillants soldats, ils font un louable emploi de leurs immenses richesses, en protégeant le commerce et l'agriculture, en amenant la science dans leur pays, mais le prestige de la popularité est perdu pour eux, et leur race s'éteint au *xvii^e* siècle, n'em-

en 1352 contre Kasimir, en 1353 contre les Prussiens, en 1361, 1365 et 1370 contre les chevaliers allemands, et libère, la même année, la Volhynie que Kasimir avait encore une fois soumise à ses armes en 1366. Théodore défend victorieusement la Volhynie pour Svidrigailo contre Jagaëlo.

(7) Le héros de son époque. Hetman de Petite-Russie en 1497, prisonnier, en 1500, des Russes, et forcé d'entrer à leur service, parvient à s'échapper, à la mort d'Ivan III; commande sous le roi dans la campagne de 1512, et en chef en 1514 à la victoire d'Orscha, est cependant repoussé par le boyard Schein devant Smolensk. Vainqueur, en 1516 et en 1521, des Tatares de Crimée, ce grand homme meurt en 1533.

portant plus les regrets de leurs frères, laissant tout au plus un souvenir.

Sigismond, le dernier des fils de Kasimir, prince sage et tolérant, use de tout son pouvoir, malheureusement sans grande réussite, pour s'opposer à l'esprit de domination et d'insubordination de la noblesse (8) et aux tentatives incessantes du clergé latin, pour amener les Lithuaniens et les Russes sous la domination des papes. Il parvient à arrêter les progrès des armes russes sur les frontières orientales, repousse au sud les Tatares de Crimée, reçoit en 1525, en vasselage, l'ordre Teutonique, qui s'érige au duché de Prusse (9), et ajoute à la monarchie, en 1526, la dernière terre polonaise qui en était détachée : le duché de Mazovie (10). Il meurt en 1548, après avoir eu le chagrin de voir, à la réunion des milices nationales devant Lvow, appelées par suite d'une campagne présumée en Moldavie contre les Turcs, se créer ce pouvoir exorbitant de la noblesse qui s'arroe le droit de

(8) Lelewell, *Histoire de Pologne*, ch. cxv, p. 107.

(9) Lelewell, *Histoire de Pologne*, ch. cxvii, p. 108.

(10) Lelewell, *Histoire de Pologne*, ch. cxvii, p. 108-109.

vie et de mort sur les paysans, et chasse des diètes les représentants de la bourgeoisie (11).

A sa mort, les frontières de la Pologne étaient, au nord, la Netze, depuis son confluent avec la Wartha, le Kriddow, une ligne par les lacs Lokman, Wdzydze et Radaun aux sources de la Leba, le cours de la Leba, la mer Baltique depuis l'embouchure de la Leba jusqu'à celles de la Vistule, le cours de ce fleuve jusqu'à son confluent avec le Drévenz, ce dernier jusqu'à son coude le plus rapproché de la Soldau, de là une ligne à travers les lacs prussiens Planzig, Schoben, Niedin et Spirding, jusqu'aux sources de la Lyk; à l'est, la Lyk, le Bobr, le Nurczek, le Boug occidental et le Sérède, depuis ses sources jusqu'à son confluent avec le Dnièstre; au sud, une ligne de ce confluent à celui du Pruth et du Czérémoze, ce dernier, et la ligne entière des monts Karpathes; à l'ouest, elles n'avaient pas changé.

Les frontières lithuaniennes à la même époque, étaient, au nord, la Musza, jusqu'à son confluent

(11) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. cxxi, p. 113.

avec le Memel courlandais, de là une ligne au confluent de la Duna et de l'Ewst, cette dernière, le lac Luban, et une ligne le long des marais au-dessous des lacs de Sébéje et de Rudnia jusqu'à l'embouchure de la Kasplia dans la Duna ; à l'est, une ligne de ce confluent à celui de l'Iwota et du Dnièpre, l'Iwota, le Wechr, la Soje jusqu'à son embouchure, le Dnièpre jusqu'à son confluent avec le Teterew, de là une ligne à celui de la Néjine avec la Desna, le cours de cette dernière jusqu'à l'embouchure du Seym, cette rivière jusqu'à ses sources, de là une ligne à celles du Donetz, celui-ci jusqu'à son confluent avec la Wolscha, de là une ligne au confluent de la Sosna et de l'Oskol et ce dernier jusqu'à son confluent avec le Donetz ; au sud, une ligne du confluent de l'Oskol et du Donetz aux sources de l'Orel, ce dernier jusqu'à son confluent avec le Dnièpre, les hauteurs qui longent les steppes le long des sources de l'Ingouletz et de l'Ingoul jusqu'à celles du Taslik, le cours de ce dernier jusqu'à son embouchure dans le Boug méridional, la Kodyma, depuis son embouchure jusqu'à ses sources, et le Jahorlik

depuis les siennes jusqu'à son confluent avec le Dnièstre; et à l'ouest, ce dernier jusqu'à son confluent avec le Sérède, ce dernier jusqu'à ses sources, le Boug occidental depuis les siennes jusqu'à son confluent avec le Nurczek, de là une ligne à celui du Narew et du Bobr, ce dernier jusqu'à l'embouchure de la Lyk, la Lyk jusqu'à ses sources, de là une ligne par les lacs Lasmiat et Mauer aux sources de l'Anguerap, ce dernier jusqu'à son confluent avec le Preguel, l'Inster depuis son embouchure jusqu'à son coude vers le confluent du Nièmen et de la Youra, cette dernière et la Werwita jusqu'à son confluent avec la Windawa.

Sigismond II, Auguste, après avoir gouverné la Lithuanie depuis 1545, succède à son père, et loin d'avoir son mérite, il règne cependant dans le même esprit de sagesse et de justice, protégeant avec la même impartialité ses sujets du rit oriental tout autant que les catholiques et les protestants (12); il rend en 1563 aux Lithuaniens et aux

(12) Pendant le règne tolérant et sage de Sigismond, et sous

Russes les droits (13) que les *Pacta conventa* de 1386 et de 1409 leur avaient assurés et dont ils avaient été frustrés tant en 1413, à la diète de Horodlo, que plus tard dans plusieurs autres (14); en 1564, il étend à la Lithuanie le droit d'élection de son souverain (15); à la diète de Grodno, en 1568, il rend à ses sujets du culte oriental les prérogatives de nomination sénatoriale (16), et voit se réaliser enfin l'ardent désir de la Pologne depuis l'avènement des Jagellons : une diète assemblée à Lublin

Sigismond-Auguste qui (Lelewel, ch. cxxxix, p. 130) protégeait également les cultes de tous ses sujets, les protestants étaient devenus nombreux en Lithuanie et en Pologne, où ils avaient ouvert des écoles publiques (Lelewel, ch. cxxv, p. 116), et bon nombre de sénateurs professaient cette croyance. Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. cxxxix, p. 130.

(13) Markéwitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. III, p. 48.

(14) Droits que Guédimine, à la réunion de la Petite-Russie avec la Lithuanie, avait donnés à la nationalité et au culte russes, prenant en même temps leurs lois pour en faire le code de ses États. Markéwitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. I, p. 11. — Ce code, renouvelé en 1529, avec force de loi depuis le 1^{er} janvier 1530 par Sigismond I^{er}, était écrit en russe, langue officielle en Lithuanie jusqu'à l'époque de l'union décrétée en 1569 à Lublin. Lelewel, ch. cxix, p. 111, *Histoire de Pologne*.

Markéwitch, t. I, ch. III, p. 48; Solovieff, *Histoire de Russie*, t. v, ch. VII, p. 391.

(15) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. cxxxiv, p. 125.

(16) Markéwitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. III, p. 48.

déclare en 1569 l'union politique de la Pologne et de la Lithuanie, d'autant plus impopulaire dans ce dernier pays (17), qu'il s'y trouvait visiblement lésé; on y promettait encore une fois, il est vrai, l'assimilation des nationalités et des cultes dans leurs droits (18), mais la Lithuanie y céda à la Pologne la Podlachie, province lithuanienne, ainsi que la Volhynie et la principauté de Kiew (19), c'est-à-dire, le reste de la Russie-Rouge, de ce royaume si national des Roman et des Daniel, et le berceau même de la Russie.

Trois ans après, Sigismond II, Auguste, mourait, le dernier des Jagellons sur le trône de Pologne et de Lithuanie qui, après un long interrègne, était occupé pendant deux mois par Henri de Valois, de triste mémoire.

Etienne Batory commence, en 1576, son règne trop court et si glorieux; il reprend, en 1579, Polotzk aux Russes qui s'en étaient emparés en 1563, et par la paix de Sapole, en 1582, il les

(17) Lelewell, *Histoire de Pologne*, ch. cxxxv, p. 125.

(18) Markévitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. III, p. 49.

(19) Markévitch; Lelewell, *Histoire de Pologne*, ch. cxxxv, p. 125.

oblige de lui abandonner la Livonie ; il meurt en 1587, emportant dans la tombe le repos de la Pologne, que par sa modération et sa sagesse il avait sauvegardée des désordres intérieurs autant qu'il l'avait illustrée par son courage et défendue contre les efforts de ses puissants voisins. Malheureusement pour la Pologne, Batory, trop juste pour permettre des empiétements contraires aux stipulations de l'union de Lublin, mais catholique fervent, subit l'influence des jésuites et non-seulement les laisse s'implanter dans le royaume, mais leur confie l'éducation publique, leur livrant en 1579 jusqu'aux écoles de la Lithuanie, même l'université de Vilna qu'il venait de fonder (20), protégeant ainsi une des causes principales de la ruine de la Pologne.

Aussi le héros à peine mort, cet ordre, tout puissant déjà, amène-t-il au trône un de ses élèves, Sigismond III, Vasa (21), au règne duquel il était donné d'anéantir les bienfaits de ceux des der-

(20) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CXLV, p. 135.

(21) Fils de Jean III et petit-fils de Gustave Vasa, élève du jésuite Pierre Scargua, chassé du trône de Suède en 1594.

niers Jagellons et les triomphes d'Etienne Batory. La Pologne, déjà république plutôt que monarchie, aristocratique par le caractère même de ses institutions, doit en grande partie sa décadence à l'arrivée des jésuites au pouvoir (22) : de catholique ils la rendent ultramontaine en s'arrogeant une autorité absolue par l'abus de la confiance illimitée qu'ils inspirent à Sigismond (23). Subordonnant toute la politique de son règne si long au succès de leur propagande (24), ils le poussent de plus en plus dans l'alliance avec la maison d'Autriche, leur soutien le plus sûr (25), et ramènent, à la joie de leur élève couronné, le plus souvent par l'appât des grandeurs et des richesses, quelquefois par la violence, les dissidents (protestants et orthodoxes) à la foi romaine (26).

L'état paisible et prospère qui caractérise les

(22) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CL, p. 142, commence la décadence de la Pologne par le règne de Sigismond III.

(23) Markéwitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. IV, p. 70, nomme ce roi : missionnaire du pape sur le trône. (*Études religieuses et politiques sur la Russie*, p. 90.)

(24) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CLVI, p. 150.

(25) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CLIII, p. 145.

(26) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CLVI, p. 150.

derniers règnes disparaît dans les pays russes dès que la noblesse y abjure sa foi et se polonise. D'un côté, le peuple qu'elle abandonne lui voue cette haine vivace dont il la poursuit encore aujourd'hui jusque dans les deux éléments qui l'ont absorbée; la noblesse, de son côté, remplacée dans son ancienne patrie par une nouvelle noblesse, cosaque d'origine et qui reste nationale, prend les allures de l'aristocratie polonaise : altière envers un peuple réduit en esclavage et qu'elle emploie à l'exploitation de ses immenses propriétés en Ukraine, elle devient un des plus fermes appuis des jésuites dans leurs efforts pour faire abandonner par le peuple russe la foi de ses pères, qu'elle méprise et qualifie de « foi de gueux » (*chlopska wiara*) (27).

Sous Etienne Batory, idole d'un peuple orthodoxe dont il était le père quoique zélé catholique (28), les Cosaques, démocratie armée, essentiellement russe, boulevard de la Pologne contre

(27) *Études religieuses et politiques sur la Russie*, p. 101 et 102.

(28) Lelewel, ch. cXLIII, p. 428. Batory disait « qu'à Dieu seul appartient de diriger les consciences. »

l'islam (29), avaient rendu de glorieux services (30), mais depuis que Sigismond les livre à la merci de leurs ennemis (31), ils cessent d'être dévoués à cette Pologne qui usait de leur fidélité en les payant d'ingratitude.

Au moment même où, par sa conduite et celle des jésuites et de sa noblesse, il avait amené la persécution d'un côté et la haine de l'autre à une exaspération sans pareille, Sigismond III réunissait, en 1596, à Brjest un concile qui, renouvelant avec moins de magnificence les scènes de Florence, inaugure une ère de supplices et d'extermination.

Quelques évêques, sous la présidence d'un nonce, décrètent une union religieuse des deux rits, grec et latin, dans les pays russes appartenant à la Pologne, union qui, par la conservation des formes extérieures, masquait l'abandon des dogmes fondamentaux de l'Eglise d'Orient et n'était qu'une abju-

(29) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CXLIII, p. 134.

(30) Batory organise l'armée cosaque et bâtit pour leur hetman la ville qui, de son nom, prend celui de Batourine.

(31) *Études religieuses et politiques sur la Russie*, p. 103.

ration en faveur d'un papisme idolâtre, que le catholicisme lui-même repousserait, si on voulait l'y soumettre (32).

Le hetman Kossinsky proteste au nom de toute la Petite-Russie par deux lettres, l'une au concile, dans laquelle il rappelle le clergé à ses devoirs (33), l'autre au roi, l'engageant de prévenir les mal-

(32) *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, p. 103, on lit : « Ce fut en 1596 : l'archevêque Michel Rogoza, avec onze évêques et d'autres ecclésiastiques de rang inférieur, s'assemblèrent à Brests, sous la présidence du nonce apostolique, et proclamèrent l'union avec l'église de Rome et la soumission au saint-père. Trois de ces évêques protestèrent et quittèrent l'assemblée. Le concile, après les avoir accablés d'injures et d'outrages, décréta de leur couper les cheveux, de leur raser la barbe, que le clergé grec, comme on sait, porte à la façon des Nazaréens, et décida de les chasser des évêchés qui leur étaient confiés. Ainsi commence l'union dont l'esprit devrait être fraternité et amour. » Et plus haut, à la même page : « Comment donc cette unité, obtenue à la pointe des épées et des baïonnettes, aurait-elle pu être acceptée ? » Et plus loin, à la page 106, on lit : « On promet des avantages temporels à ceux qui quitteront le schisme, tandis que chaque curé devait avoir quinze familles schismatiques en SERVAGE dans les villages de leurs cures. »

(33) Voici la lettre de Kossinsky au concile : « Le clergé n'ayant pas été autorisé par la nation à introduire dans la foi et les cérémonies religieuses aucun changement, il n'a nul droit ni pouvoir de rien entreprendre de pareil, ce clergé étant pensionné et élu par le peuple, pout être par lui renvoyé et privé de ses traitements. Moi, hetman, je ne réponds de rien, et j'engage le

heurs qui en résulteraient (34). Sigismond, feignant d'entrer dans ses raisons, l'invite à se rendre à Brjest, où, sans même chercher un prétexte à sa trahison, il le fait arrêter et le livre au jugement du concile lui-même, qui le condamne, comme blasphémateur, à être muré vivant (35).

Le cri d'horreur unanime qui s'élève à la nouvelle de la mort de ce premier martyr de l'union est le tocsin qui appelle la Petite-Russie à la liberté.

A la fin du xvi^e siècle, la Pologne, sans les pays vassaux, Prusse et Courlande, avait pour fron-

concile à ne rien précipiter avant que le peuple n'y participe lui-même. » — Markéwitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. v, p. 80. — *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, p. 104.

(34) Kossinsky écrit au roi : « Un changement dans la religion et les usages du peuple sans son consentement est une mesure dangereuse, sinon irréalisable, l'accord des esprits et des consciences étant l'œuvre, non des hommes, mais de Dieu. Retenir le peuple dans une aveugle obéissance envers un clergé arbitrairement innovateur est impossible, et c'est au gouvernement à prévenir le mal en donnant au peuple le temps de la réflexion. »

Markéwitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. v, p. 80 ; *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, p. 104.

(35) Markéwitch, *Histoire de la Petite-Russie*, t. I, ch. v. p. 84 ; *Etudes religieuses et politiques sur la Russie*, p. 105.

tières, au nord, la Netze depuis son confluent avec la Wartha, le Kuddow, une ligne par les lacs Lokman, Wdzydze et Radaun aux sources de la Léba, le cours de cette dernière, la mer Baltique depuis l'embouchure de la Léba jusqu'au commencement de la Frische-Nehrung, une ligne à travers cette langue de terre, la côte occidentale du Frische-Haff, et la méridionale jusqu'à l'embouchure de la Passargue, le cours de cette rivière jusqu'à ses sources, une ligne circulaire enclavant l'Ermeland, vers l'ouest passant par les lacs Schilling, Drewentz, Geserich, Ewing et Drausen jusqu'à l'embouchure de l'Elbing, de là une ligne au confluent de la vieille Vistule et de la Vistule, le cours de ce fleuve jusqu'à son confluent avec le Drewentz, ce dernier jusqu'à son coude le plus rapproché de la Soldau, de là une ligne à travers les lacs prussiens Planzig, Schoben, Nieden, Spirding, Loewentin et Mauer jusqu'aux sources de Angerap, ce dernier jusqu'à son confluent avec le Préguel, l'Inster depuis son embouchure jusqu'à son coude vers le confluent du Niémen et de la Youra, cette dernière, une ligne de ses sources à celles de la

Werwitta, celle-ci jusqu'à son confluent avec la Windawa, de là une ligne aux sources de la Musza, cette dernière jusqu'à son confluent avec le Memel courlandais, de là une ligne au confluent de l'Ewst avec la Duna, le cours de ce fleuve jusqu'un peu avant la ville de Riga, une ligne circulaire sur la rive gauche du fleuve et enclavant cette ville vers l'embouchure de la Bulderaa, le golfe de Riga jusqu'à l'embouchure de la Pernau, le cours de cette dernière, le lac Wirzerw et l'Embach; à l'est, la côte occidentale des lacs Peipuss et Pskow, jusqu'à l'embouchure du Woy, le Pedez, le lac Luban, une ligne le long des marais au-dessous des lacs de Sébéje et de Roudnia jusqu'à l'embouchure de la Kasplia dans la Duna, une ligne de ce confluent à celui de l'Iwota et du Dnièpre, l'Iwota, le Weehr, la Soje jusqu'à son embouchure, le Dnièpre jusqu'à son confluent avec le Tétérew, de là une ligne à celui de la Néjine et de la Desna, le cours de cette dernière jusqu'à l'embouchure du Szym, cette rivière jusqu'à ses sources, de là une ligne à celles du Donetz, celui-ci jusqu'à son confluent avec la Wolscha, de là une ligne au confluent de la Sosna

et de l'Oskol, et ce dernier jusqu'à son confluent avec le Donetz; au sud, une ligne de ce confluent aux sources de l'Oeel (l'Orlik), cette rivière jusqu'à son confluent avec le Dnièpre, les hauteurs qui de la rive droite de ce fleuve longent la steppe par les sources de l'Ingoulez et l'Ingoul jusqu'à celles du Faslik, le cours de ce dernier jusqu'à son embouchure dans le Boug méridional, la Kodyma et de ses sources une ligne dans la même direction jusqu'au Dnièstre, ce fleuve jusqu'à son confluent avec le Sérède, de là une ligne à celui du Pruth et du Czérémocz, cette rivière jusqu'à ses sources, et la chaîne des Karpathes; et à l'ouest, la Sola, la Czerna-Przemza, les hauteurs silésiennes des sources de la Liszwartha, du Stober et de la Prosna, une ligne le long des marais des sources de la Bartsch à celles de l'Obra, cette dernière jusqu'à son embouchure dans la Wartha, et cette rivière jusqu'à son confluent avec la Netze.

La Pologne et la Russie étant désormais limitrophes, et les frontières qui les séparent étant les seules de l'empire russe qui soient importantes pour notre sujet, nous ne nous occuperons

Russie.

dorénavant que des limites seules de la Pologne. Dans la première moitié du xvi^e siècle, la Russie gouvernée par Wassili II Ivanowitch (1505-1533), dans l'esprit de sagesse de son père Ivan III (1462-1505), continue cet accroissement de forces qui lui donne la vitalité nécessaire pour pouvoir affronter les calamités qui devaient l'assaillir bientôt; les dernières principautés indépendantes tant que vassales se rattachent à la monarchie (36), qui se trouve sur toute sa frontière orientale voisine de sa rivale la Pologne. Dès cette époque, la Russie s'étend vers le nord et vers l'orient, colonisant les pays qu'elle conquiert et y élevant la croix, non par violence, mais par la persuasion, attendant que les bienfaits de la loi du Christ pénètrent dans l'esprit des peuples avant de les convertir.

Dans la seconde moitié du siècle, elle continue à s'étendre encore et se voit maîtresse des royaumes de ces mêmes Tatares, hier encore ses oppres-

(36) Riisk et Puterl en 1500. — Troubchevsk en 1500. — Pskow en 1510. — Tchernigow en 1500, définitivement en 1517. — Smolenski conquis sur la Lithuanie en 1514. — Starodoub en 1500, définitivement en 1517. — Rjasan en 1517. — Novgorod-Séversk en 1500, définitivement en 1623.

seurs (37). Mais cette force n'a plus de séve, elle est un des bienfaits des règnes précédents, car dans ce moment même la tyrannie du Grosnoy (Ivan IV le Terrible), lui enlevant sa vitalité, l'amenait à cet épuisement qui, au premier effort de ses ennemis, devait la jeter brisée à leurs pieds.

Rien dans l'histoire ne peut se comparer au règne de cet Ivan IV, qui réunit en lui toutes les turpitudes et tous les crimes que l'enfer puisse produire.

Néron tue sa mère. Heureusement pour l'humanité, Ivan avait perdu la sienne en bas âge ; mais dans ses fureurs il tue son fils de sa propre main, et il fait mourir sa belle-sœur, son cousin, sa tante, ses nièces, ses neveux, toute sa famille (38).

Phalaris invente son taureau d'airain. Ivan fait

(37) Royaume de Casan en 1552 ; — royaume d'Astrakan en 1554 ; — royaume de Sibérie en 1579, définitivement en 1582.

(38) Ivan, né en 1530, perd en 1538 sa mère, Hélène Glinsky. Il tue de sa main son fils Ivan, en 1582, après avoir fait noyer, en 1569, Juliana, veuve de son frère Youry, et sa tante Euphrosine, et obligé à s'empoisonner devant lui son cousin Wladimir Andreitch avec sa femme Eudoxie, deux filles à peine nubiles et deux fils en bas âge, se délectant de leur agonie.

périr des milliers d'hommes dans des supplices dont le feu, l'eau bouillante et les fers rougis sont les instruments.

Tibère, pendant les dernières années de son séjour à Caprée, se défait d'une aristocratie qui lui porte ombrage. Ivan, pendant tout son règne, fait une coupe réglée de tout ce qui, dans son empire, se distingue par la naissance ou par le mérite, et cela sans distinction d'âge et de sexe, poursuivant avec le plus d'ardeur ceux qui l'avaient le mieux servi, ses meilleurs conseillers, les soutiens les plus fermes de la patrie (39).

Les Césars les plus infâmes sont dépassés par Ivan, que n'arrête aucune considération humaine, et dont l'inconduite se plaît dans le sang, qui voue à la mort les malheureuses victimes de sa dépravation, prises sans choix ni mesure dans toutes

(39) Le vieux prince Ronsky, serviteur si glorieux de son père, le prince Worotinsky, le héros de son règne, les princes Rjapolowsky, Gorbati, Schouisky, Odojewsky, Kourakine, Obolensky, les boyards Scheremetew, Wiskowatow, Boutourline, Teodorow, les frères Woronzow, Daniel Adaschew, et tant d'autres avec leurs femmes et leurs enfants, même ceux en bas âge, souvent avec leurs parents, amis et serviteurs, le métropolitain Philippe, l'archevêque Théodote, celui de Novgorod et d'autres prélats.

les classes et dans toutes les villes, non pour lui seul, mais pour ses compagnons de débauche, véritable armée de sicaires, que, sous le nom d'opritchina, il organise pour le pillage et le massacre de sa patrie (40).

Les Tchinghis et les Timour écrasent les populations qui leur résistent. Ivan dépeuple ses propres villes, que la Providence lui avait données en garde, et pendant six semaines il tue et noie la population de Novgorod qu'il détruit tout entière et cela sous le prétexte de crimes prétendus et de trahisons, n'ayant de réalité que dans son cerveau injecté de tout le sang qu'il ne cesse de verser (41).

(40) La plume se refuse à raconter des faits qu'on trouve dans des auteurs de l'époque et dans Karamsine, t. ix, à la page 501 ; il représente Ivan finissant sa vie comme il l'avait passée, scène qu'on trouve dans Oderborn, p. 314, et Petreius, p. 241.

(41) Sans parler de Moscou et de sa banlieue qu'il pille, brûle et dépeuple à plusieurs reprises, Ivan fait subir le même sort aux villes de Kline, Gorodnia, Twer, Mednoyé et Torjok avec tous les villages environnants, n'y laissant en vie ni jeunes ni vieux, ni hommes ni femmes, pas même les enfants à la mamelle, massacrant jusqu'aux animaux domestiques ; le martyre de Novgorod, en 1570, dure du 28 janvier au 12 février, et près de soixante mille hommes y sont tués et noyés.

Louis XI tourmente jusqu'à la mort les enfants d'Armagnac. Ivan massacre, en inventant des supplices infâmes, des milliers d'enfants en bas âge même, et cela en commençant par sa propre famille, celles des princes, des nobles et des bourgeois, du peuple; rien ne désarme ses fureurs (42).

Charles IX massacre ses sujets d'une autre croyance qu'il regarde ennemie pendant une nuit, tuerie qui dure pendant trois jours encore. Le règne d'Ivan est une Saint-Barthélemy continuelle qui n'a ni cesse ni trêve, sans distinction de croyance et de nationalité (43).

L'inquisition brûle pour la propagation d'une

(42) Ne se contentant pas de rendre les enfants témoins du supplice de leurs parents, Ivan oblige son favori Belsky de plonger son couteau dans le cœur de son propre père, et un prince Reprnine à être le bourreau de son frère.

(43) A Louis XIV seul appartient la gloire d'avoir égalé Ivan dans les proportions colossales de la dépopulation, par ses dragonnades et par les misères tant physiques que morales dont il accable des Français qu'il chasse de leur patrie, et dont le seul crime était de croire autrement que lui; il fait périr ainsi des milliers d'hommes et enlève les enfants à leurs parents; Ivan se contentait de les tuer. (Michelet, *Louis XIV*, ch. xx, xxi, xxii, xxiii, xxiv et xxv.)

croyance qu'elle proclame vraie, tout en en abusant. Ivan brûle et tue un peuple professant le même culte que lui, et qui ne cesse de lui être non-seulement soumis, mais dévoué, et dont le seul crime est de l'avoir pour enfant de la même patrie.

Enfin, les Marat et les Robespierre adoptent la terreur comme moyen de gouvernement pendant quatorze mois; c'est pendant près d'un demi-siècle qu'Ivan règne par une terreur que rien n'a égalée depuis que le monde existe (44).

Pendant quarante et un ans cette hyène couronnée s'abreuve du sang de son peuple qu'elle dépèce en raillant.

Non, jamais l'indignation du monde ne pourra suffisamment vouer à l'exécration ce vam-

(44) Né en 1530, Ivan succède à son père en 1534 et meurt en 1584. Il règne par lui-même en 1543, et commence immédiatement par faire tuer le prince André Schouisky, puis le prince Koubensky, les boyards Woronzow, sans parler d'autres moins connus. Subissant l'influence bienfaisante de sa première femme, Anastasie Romanow, et de deux conseillers, hommes de bien, Alexis Adaschev et le prêtre Silvestre, il dompte sa férocité; mais, depuis 1560, il rentre complètement dans sa nature de tigre, et les supplices ne discontinuent plus.

pire qui n'eut de courage que pour le crime (45).

Kourbsky (46) passe pour traître, parce qu'après

(45) Ivan prend part, il est vrai, à la guerre de Kasan, mais sans donner de preuves d'une ardeur bien vive; plus tard, on le voit à l'armée de Livonie, mais bientôt il ne paraît plus qu'au milieu des supplices. Sa correspondance avec Batory reste comme un monument de sa lâcheté.

(46) Le prince André Kourbsky, né en 1528, se distingue en 1552 par son héroïsme devant Toulâ et à la mémorable prise de Kasan où il commande le flanc droit. En 1553, il réduit les Tatars de Kasan révoltés et les Tcheremisses, qu'il poursuit victorieusement jusqu'au delà des monts Ourals. Chef, en 1558, d'une partie de l'armée à la conquête de la Livonie, il se distingue à la prise de Neuhaus, de Wenden et de Derpt, ainsi qu'à la victoire de Schwarzenbourg. Il commande en chef en 1560, et en deux mois il remporte huit victoires, dont les plus signalées sont celles de Fellin et de Wolmar, conquiert la Livonie presque entière, et, en 1561, oblige, par ses triomphes, le grand-maître Gothard Ketter à prononcer la dissolution de l'ordre. A la nouvelle de l'éloignement d'Alexis Adaschew qui meurt, non sans soupçon, de violence ou de poison, après deux mois d'une dure captivité à Derpt, et de Silvestre, exilé à l'île de Solovezky au nord de la mer Blanche, il voit changer pour lui les sentiments d'Ivan, qui commence dès lors à traiter en ennemis tous ses plus fidèles serviteurs, et surtout les généraux les plus brillants. Kourbsky perd, en 1563, la bataille de Nevel; il apprend par ses amis la colère du tzar contre lui, le supplice du prince Dmitri Schouisky qui, en 1558, avait commandé en chef à la conquête de la Livonie, les massacres journaliers à Moscou, la fuite des princes Dmitri Wischewetzky, Alexandre et Gavriilo Tcherkatzky; il se décide alors à sauver ses jours en Lithuanie, d'où il commence avec Ivan sa correspondance si précieuse pour l'histoire. Malheureusement il se voit obligé de prendre part à la campagne d'hiver de 1564 et à celle de Batory en 1579;

des services signalés à la patrie, il a fui les fureurs du tyran; le véritable traître c'est Ivan : traître à sa croyance, qu'il profane (47), traître à sa famille, qu'il massacre, traître à sa patrie, qu'il dépeuple, traître à l'humanité, qu'il souille.

Dans les dernières années du siècle, la Russie, anéantie par son long supplice, voit son ancienne

mais pouvait-il agir autrement et ne se trouvait-il pas dans la même situation que le fameux prince Constantin Ostrojsky, prisonnier d'Ivan III, et forcé de le servir contre son propre souverain, ce dont personne n'a pensé à le blâmer? Pendant des années, le connétable de Bourbon a passé pour traître à son roi et à sa patrie. Des études historiques plus critiques ont fait justice de ce jugement. Le connétable était, vis-à-vis de François I^{er}, dans la situation non d'un sujet, mais d'un vassal, lien que l'injustice du suzerain rompait sans que pour cela il y eût trahison. L'idée de la patrie, restreinte à des provinces, n'était pas celle d'aujourd'hui non plus. De même, Kourbsky, descendant des princes de Jaroslaw, souverains un jour indépendants, à peine vassaux, étant du même sang qu'Ivan dont les ancêtres avaient été les meurtriers des siens, ne pouvait se regarder comme sujet dans l'acception actuelle du mot; en même temps, il voyait dans Ivan, devenu un monstre, la perte d'une patrie à laquelle il avait donné son sang, et qu'il regretta jusqu'à sa mort, sans pouvoir être consolé ni par la faveur, ni par les honneurs, ni par les richesses.

L'impartialité devrait dicter aux historiens des jugements, non dans l'esprit de leur temps, mais d'après celui de l'époque de leurs récits.

(47) Ivan joue au moins avec les compagnons de ses débauches, et officie lui-même aux prières pour ses victimes.

dynastie s'éteindre dans un règne incolore. Un favori d'Ivan IV, de race tatare, Boris Godounow, administrateur tout-puissant sous le faible Théodore, le dernier souverain de la race de Rurick (1584-1598), et passant par l'assassinat pour arriver au trône (48), cherche, par un gouvernement plein de sagesse, à faire oublier ses antécédents et à relever les forces vitales d'un pays épuisé. Homme de talent sans doute, mais n'ayant ni patriotisme ni courage, il ne laisse rien de grand après lui, meurt devant l'ombre de sa victime, et lègue à la malheureuse Russie la plaie du servage (49).

(48) Boris Godounow fait assassiner, en 1591, à Ouglitsch, le fils cadet d'Ivan IV, le prince Dmitri, âgé alors de près de sept ans, dont le nom, servant à l'imposture du moine Otrépiew, fut si habilement exploité par les jésuites.

(49) Les triomphes d'Otrépiew présenté comme Dmitri Ivanowich par les jésuites et leurs adhérents, reconnu et soutenu par les Cosaques qui le conduisent sur Moscou, paralysent l'esprit de Boris Godounow, qui périt par la frayeur ou plus vraisemblablement par le poison, le 12 avril 1605. — Un oukase de Boris Godounow, au nom du tzar Théodore, décrète en 1597, le servage des paysans.

XII

La nation russe n'a jamais voulu se soumettre à la suprématie des papes. Leur action, opiniâtre comme celles de toute théocratie, est venue se briser constamment contre des individualités telles que Roman, Daniel ou Alexandre Newsky, et surtout contre la nature même du peuple russe, essentiellement contraire à l'organisation toute aristocratique du catholicisme. Cette action redoubla lors de l'arrivée au pouvoir des jésuites en Pologne, et surtout depuis que, malgré les larmes et le sang qu'elle faisait couler, l'union reli-

xvii^e siècle.
Russie.

gieuse décrétée à Brjest semblait avoir couronné leurs efforts.

Bientôt ils trouvèrent en Russie même un levier inattendu qui devait leur procurer un triomphe momentané, préparé par des ennemis de Godounow, qui, ne voulant que sa chute, travaillaient à la ruine de leur patrie (1).

Les données occidentales sur la personnalité du faux Démétrius comme fils d'Ivan IV ne supportent pas la critique; il est hors de doute en même temps que lui-même avait la ferme conviction de la réalité de sa naissance et de ses droits, ce que prouvent toute sa conduite pendant son règne et surtout l'appel à la veuve d'Ivan IV, au moment où, entouré de meurtriers, son existence dépendait de sa réponse (2).

Il était donc bien habilement préparé, et cela dès son enfance, à jouer ce rôle qui, commencé à Moscou, continue dans les Etats de Sigismond.

(1) Voir l'admirable dissertation sur la pensée et l'exécution des trames créatrices du faux Démétrius, dans Solovieff, t. VIII, p. 77.

(2) Voir Karamsine, Solovieff, Prosper Mérimée, de même que le prince Obolensky (*Légende de la vie de Démétrius*).

Les jésuites s'emparent de cette intrigue, ourdie d'abord contre Godounow seul, et qui dans leurs mains devient un moyen pour établir leur influence en Russie. Ils prennent sous leur direction le personnage préparé à jouer le rôle de la victime d'Ouglitch qui, par leurs soins passe au catholicisme (3), et en échange du trône leur promet la soumission de la Russie au pouvoir des papes (4).

La réussite de la trame est complète : à Moscou règne un tzar, mari d'une catholique, entouré de jésuites et de Polonais, prêt à tenir sa promesse ; mais la prévision seule d'un attentat au culte national dissipe les illusions de ces ardents propagateurs du papisme, et la colère populaire brise leur instrument.

D'autres aventuriers suivent les traces du premier. Le second faux Démétrius, connu dans l'histoire sous le nom de voleur de Touchino, forme dans ce village, pendant qu'à Moscou les boyards

(3) C'est à Cracovie, en 1604, que le faux Démétrius abjure l'orthodoxie entre les mains du nonce du pape, Rangoni.

(4) Fait prouvé par la correspondance du faux Démétrius, trouvée chez lui après sa mort.

nomment tzar le prince Wassili Schouisky, un Etat dans l'Etat. Les victoires du héros de cette époque, le prince Michel Skopine Schouisky (5), ne sauvent pas la patrie ; une mort prématurée l'emporte, et la Russie se trouve dans une anarchie complète.

Sigismond III se déclare officiellement contre elle en 1609 et assiège Smolensk, brillamment défendue par le boyard Schein (6) ; une armée

(5) Le prince Michel Skopine Schouisky, tout jeune encore, se distingue par son grand courage et ses talents militaires autant que par la générosité de son caractère. Il triomphe de la révolte de Bolotnikow, et est envoyé, en 1608, par le tzar Wassili Schouisky, son oncle, pour signer un traité d'alliance avec la Suède, par lequel il reçoit le secours d'un corps auxiliaire sous les ordres de Jacques de Lagardie. Il marche sur Moscou après avoir rétabli l'ordre dans les provinces septentrionales. En 1609, en moins d'une demi-année, il détruit les bandes d'aventuriers qui désolaient les environs de la capitale, bat Léon Sapicha et délivre le couvent de Saint-Serge que ce dernier assiégeait depuis plusieurs mois. Il refuse le titre de tzar que lui propose Liaprounow, chef alors du parti ennemi de l'assemblée des boyards à Moscou. Reçu en libérateur par son oncle, il meurt inopinément, en 1610, à la fleur de l'âge, non sans soupçon de poison.

(6) Le boyard Mihaïl Borissowitch Schein, immortel par son héroïque défense de Smolensk, assiégée par Sigismond III depuis septembre 1609 jusqu'en juillet 1611, prend Dorogobouf et assiège Smolensk en 1633 ; entouré par l'armée de Wladislaw, il est obligé de livrer presque toute son artillerie, et malheureusement pour le règne de Mihaïl Romanow, est condamné à perdre sa glorieuse tête.

polonaise sous Jolkiewsky (7) marche sur Moskou et remporte à Kalouschino, près de Mojaisk, une victoire complète. L'assemblée des boyards à Moscou force alors le malheureux Schouisky à quitter le trône, où ils appellent Wladislaw, le fils du roi polonais.

Encore une fois la Russie, en butte aux intrigues propagandistes des jésuites, était au moment de devenir polonaise.

Un élan national qui immortalise les noms du patriarche Hermogène, d'Abraham Palitzine, de Prokofi Liapounow, des princes Dmitri Troubetskoy et Pojarsky et de Minine, sauve la Russie (8).

(7) Stanislaw Jolkiewsky, Russe de naissance, et un des héros de la Pologne, se distingue sous Zamoisky en Livonie, commande en chef, en 1610, en Russie et occupe Moscou après sa victoire de Kalouschino et l'élection de Wladislaw Vasa; donne sans succès des conseils pleins de sagesse à Sigismond III, et refuse de commander contre les Russes après les événements de 1612. Victorieux contre les Turcs en 1616 et en 1620, il est tué la même année en Valachie à la déroute de la Tchotchora. Par sa fille, il était grand-père de Jean Sobiesky.

(8) Qu'on nous permette de dire quelques mots en faveur d'un ancêtre. C'est dans les premières années de ce siècle qu'Oserow, dans sa tragédie, et Karamsine dans son histoire, ont commencé à

La modération de ceux que leurs actions possaient en prétendants à la couronne et l'admirable concorde avec laquelle, au milieu d'un pays livré à une anarchie complète, a lieu l'élection des Romanow, prouvent la force du patriotisme qui animait la nation entière à cette époque.

Michel, le premier de cette dynastie, subit la situation difficile d'un règne de transition, et il se voit obligé de céder l'Ingrie à la Suède, et à la Pologne Smolensk et les principautés sévériennes.

xiv^e siècle.
Pologne
et
Lithuanie.

Les calamités de la Russie ne servirent cependant pas à augmenter la puissance de sa rivale, livrée à une noblesse turbulente, épuisée par les jésuites, et pour surcroît de malheur gouvernée

dénigrer le mérite du prince Dmitri Troubetzkoy, afin d'augmenter l'intérêt qu'inspire le prince Dmitri Pojarsky, préjugé injuste, suivi dès lors et sans critique par les auteurs modernes; Solovieff lui-même, si juste appréciateur habituellement, n'est pas tout à fait exempt de cette partialité. Les anciennes sources ne font aucune distinction entre les deux patriotes, et Palitzine même, si bien disposé pour Pojarsky, ne cherche pas à diminuer les services rendus à la Russie par Troubetzkoy, tout en donnant raison presque toujours à son protégé dans ses différends avec Troubetzkoy, différends dont le grand mobile était les sentiments peu bienveillants des milices de Nyni pour cette armée de Cosaques et pour son chef, qui seuls cependant, depuis mars 1611 jusqu'en août 1612, tenaient haut le drapeau de la patrie devant Moscou. Sans

par ce Sigismond III, dont le faible règne est si bien représenté par la frêle colonne de son monument à Varsovie, où on voit ce roi polonais couronné et cuirassé à l'allemande, un sabre turc à la main, et portant sur ses épaules un manteau royal qui a bien plus l'air d'une chasuble.

La paix de Daoulino en 1618 porte les limites de la Pologne aux anciennes frontières lithuaniennes

vouloir nous étendre en produisant d'autres appuis, nous rappellerons les proclamations adressées à son couronnement par le tzar Michel Romanow aux Cosaques, où il nomme le prince Dmitri Timofeïsch Troubetzkoy, le seul promoteur du mouvement contre les Polonais. (Solovieff, *Histoire de Russie*, t. ix, ch. i, p. 23.) En même temps, nous renverrons à l'acte de l'élection de la famille Romanow (*Actes et Traités*, — *Sobranie gossudarstvennich gramot i dogovorow*, 1^{er} volume publié en 1813 par les soins du chancelier de l'empire, comte Nicolas Roumiantzow), où il est parlé des grands services rendus par le prince Dmitri Troubetzkoy pour le moins autant que de ceux du prince Pojarsky, et où, quand il est question des sauveurs de la patrie, Troubetzkoy est nommé en premier. Le traducteur allemand de l'acte d'élection, B. de Wichmann (*Urkunde über die Wahl Michaël Romanow*, etc., Leipzig, 1819), ne peut s'empêcher (p. 33) de faire la remarque qu'il est surprenant que le prince Troubetzkoy ne soit pas avec ses compagnons de gloire dans le monument érigé par l'empereur Alexandre I^{er} à Moscou. Loin de nous de vouloir en quoi que ce soit porter atteinte à la belle gloire du premier Dmitri Mihaïlowitch Pojarsky, mais les services du prince Dmitri Timofeïtch Troubetzkoy ne devraient être pour cela ni oubliés ni surtout dénigrés.

du xv^e siècle, moins la ville de Wiasma qui reste à la Russie. Sigismond perd, en 1621, la Livonie au profit de la Suède, et meurt en 1632, laissant son pays en proie à une guerre désastreuse contre les Turcs et aux désordres les plus complets.

Wladislaw, son successeur, qui, en 1610, avait été un moment élu tzar et qui avait commandé vaillamment les armées de son père contre les Russes et plus tard contre les Turcs, cherche à gouverner avec sagesse et justice; mais, subissant à cause de cela l'opposition constante des jésuites et de la noblesse, il ne peut empêcher la continuation des persécutions en Petite-Russie (9), et meurt en 1648, suivi sur le trône par son frère Jean Kasimir, qui marche sur les brisées de son père, plus jésuite que roi (10), voit la Petite-Russie se soulever tout entière et la Pologne envahie par le roi Charles X de Suède, qui, vainqueur constamment,

(9) L'auteur des *Etudes religieuses et politiques sur la Russie* relève, pages 123, 124 et 125, les erreurs volontaires de Lelewel dans son *Histoire de Pologne*, au sujet de la situation des Cosaques vis-à-vis de la Pologne.

(10) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CLXXXVII, p. 188.

prend Varsovie et Cracovie, et l'oblige à fuir en Silésie. Jean Kasimir ne rentre dans son royaume que pour lutter contre la diète qui ne veut plus se soumettre à un souverain aussi incapable, et le force à abdiquer. Après quelques mois d'inter-règne, Michel Koribut Wischneiwnsky, élu roi, subit toutes les ignominies possibles de la part de la noblesse (11), et la Pologne se trouve au dernier degré de l'anarchie. Son règne finit en 1673, au milieu d'une guerre contre la Turquie, illustrée par les exploits de Jean Sobiesky.

Ce héros venait de remporter la victoire de Chotim quand une élection unanime l'appelle au trône; il continue ses triomphes, sauve Vienne, mais doit céder à la Russie tous les pays au delà du Dnièpre, et meurt en 1696, emportant avec lui, dernier roi national, le dernier espoir de force et de prospérité.

Par l'élection d'Auguste II en 1698, la Pologne tombe au pouvoir de la maison de Saxe, qui, suivant les errements de la cour de Versailles, qu'elle

(11) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CLXXXVIII, p. 189.

cherche à imiter dans tous ses écarts, implante encore plus des éléments étrangers dans un pays où le peuple seul reste fidèle aux habitudes slaves, la noblesse prenant de plus en plus des allures occidentales.

A la fin du xvii^e siècle, la Pologne reste dans ses limites du siècle précédent, tant au sud qu'à l'ouest; au nord, elle cède la Livonie à la Suède et voit se former la puissance de la maison de Brandebourg, appelée, de vassale qu'elle avait été, à devenir l'instrument principal, sinon unique, de sa chute.

A l'est, ses frontières étaient le lac de Luban, une ligne à travers les lacs Lynjonne, Sébejé, Nepèle et Roudnia, le long des sources de la Sou-naya, de la Welikaya et de la Drissa, jusqu'au confluent de la Kasplia et de la Duna, une ligne de ce confluent à celui du Dnièpre et de l'Iwota, de là une ligne aux sources de la Pronya, cette dernière jusqu'à son embouchure, la Soje jusqu'à la Sienne et le cours du Dnièpre jusqu'aux frontières méridionales des deux Etats, le long des steppes vers l'orient et vers l'occident; sur la rive droite du

Dnièpre, Kiew seul avec sa banlieue revient à la Russie, après en avoir été détachée pendant trois siècles et demi.

Le milieu du ^{xvii}^e siècle est marqué par l'événement qui, plus que tout autre, a rendu à la Russie la prépondérance dont la Pologne n'avait pas su s'emparer.

Russie.

La Petite-Russie, martyrisée depuis près d'un siècle, n'attendait plus qu'un grand homme pour se libérer. Elle le trouvait dans Bogdan Chmebnitzky qui, élu hetman en 1647, appelait les Cosaques à la lutte suprême, et après des victoires signalées accompagnées par des revers qu'un caractère indomptable comme le sien pouvait seul surmonter, arrivait, en 1654, à réunir l'Ukraïna à la patrie commune.

La Russie était alors gouvernée par Alexis Mihaïlowitch, un des plus grands souverains de l'histoire, illustré par trente années d'un règne de sagesse et de gloire. Sans froisser ni les droits ni les intérêts de personne, il met un terme aux désordres, conséquences de la longue anarchie et du faible règne de son père, troubles populaires et

pouvoir usurpé par la noblesse, et sans violer les lois et les usages de son pays il le pousse au progrès et en prépare la civilisation. Il organise une administration forte, dans l'esprit national, et en 1649 il réunit dans un code (*soudebnik*) les lois de la monarchie à laquelle se rattachent la Petite-Russie, et en 1667, par la paix d'Androussowo, les anciennes principautés russes de Smolensk et de Sévérie, ainsi que Kiew, la mère des villes russes.

Ce souverain si remarquable meurt en 1679, laissant le trône à son fils aîné Théodore, dont les forces ne répondent pas aux bonnes intentions et qui, mourant en 1682, laisse après lui un état de désordres et de révolte qui dure jusqu'au moment où paraît sur le trône des Romanow cet aigle que l'histoire salue du nom de Pierre le Grand.

XIII

Les éléments destructeurs qui minaient sourde-
ment la Pologne amènent au xviii^e siècle sa déca-
dence et sa décomposition. La marche de cette
décadence progressive, mais voilée par une appa-
rence de gloire et d'éclat, devient, grâce à la tur-
bulence et la tyrannie toujours croissantes de la
noblesse et l'action de plus en plus envahissante
du clergé, une course précipitée vers une décom-
position inévitable. Tout dans ce moment concourt
à accélérer la catastrophe, la chute même de la
société de Jésus, qui, ayant absorbé à son profit

xviii^e siècle.

toutes les forces et concentré en elle seule toute l'organisation de la Pologne, emporte avec elle le dernier élément d'ordre resté debout.

La maison de Saxe, arrivée au trône par des intrigues, antipathique au parti national (1) et abattue par Charles XII (2) au moment où elle commençait à se faire accepter par la Pologne, ne lui apporte depuis ni force, ni administration, et bientôt palatins, woyévodes, castellans et starostes deviennent de petits souverains, ayant à leurs ordres des nuées de gentilshommes (*schlachta*), devenus de vrais clients qui les aident à opprimer le malheureux peuple réduit à l'état d'ilotes (3).

Les diètes, de plus en plus orageuses, ne suffisent bientôt plus à l'esprit d'opposition qui devient un véritable vertige; des diétines particulières, presque permanentes, sont convoquées par des partis, ennemis les uns des autres, aux dépens du sentiment de la patrie complètement oubliée. Les grandes familles publiquement partisans de puis-

(1) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CLXLII, p. 198.

(2) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CLXLIII, p. 199.

(3) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. CLXLVII, p. 202.

sances étrangères (4) forment des confédérations, créent des armées particulières, et le pays vole vers une solution inévitable : le massacre par le peuple de tout ce qui vit, s'agite et intrigue à ses dépens, ou la dissolution de l'Etat qui, monarchie aux yeux de l'Europe, république pour le parti national, n'existe plus que comme un mensonge officiel (5).

L'élan patriotique qui, au xvii^e siècle sauva la Russie, avait puisé sa force dans l'accord réel et constant de toutes les classes de la nation. Cet accord n'existe pas au xviii^e siècle, en Pologne, où non-seulement les classes sont tranchées entre elles, mais où celle qui possède le pouvoir et la force est divisée en partis hostiles.

Des patriotes héroïques ne lui font pas défaut, et le nom de Kosziuszkó, gloire nationale pour les Russes tout autant que pour les autres Slaves, n'est pas le seul que le patriotisme le plus pur ait rendu

(4) C'est par les Czartoriskys que les Russes sont appelés en Pologne. Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. ccii, p. 209.

(5) Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. ccv, p. 211 ; ccvi, p. 212 et suivantes.

immortel. Mais tous ces efforts sont vains, l'accord national n'existe pas, et il faut, par la force même des choses, que les peuples réunis dans ce que l'on nomme république de Pologne retournent à d'autres destinées.

La haine contre la Russie et l'ignorance des documents diplomatique sont accrédité l'opinion, trop répandue, dans l'Europe occidentale, qu'à la Russie appartient l'initiative du démembrement de la Pologne et que, par suite de ce fait, elle s'est emparée de provinces polonaises.

L'idée première du partage est de Frédéric II. Marie-Thérèse et Catherine II n'y accédèrent que plus tard et sur ses pressantes instances; et la Russie, par les acquisitions que lui valurent les trois partages, rentrant en possession des provinces russes détachées de la mère patrie au ^{xiv}^e siècle, ne prenait pas un pouce de terrain polonais.

Aujourd'hui qu'une connaissance plus réelle des sources authentiques a fait justice du parti ultramontain, toujours prêt à calomnier l'objet de sa constante haine, cette Russie qui échappe toujours à son influence, la même justice devrait se

faire en faveur de ces provinces russes, d'origine et de nationalité, qui, de polonais, n'ont que le souvenir de quatre siècles de misères et de persécutions.

Au premier partage, en 1772, la Prusse s'empare de terres polonaises, la Poméranie et la Prusse polonaises, une partie de Kujavie, et la partie de la Grande-Pologne le long du cours de la Netze (woyévodies de Culm, Poméranie, Brjest-Kujawsky et une partie de celles de Gnèsne et Thorn); l'Autriche prend les terres polonaises, au sud de la Vistule, depuis la Raba jusqu'à la San, partie de la Petite-Pologne et les anciennes principautés russes de Wladimir-Volinsk et de Galitch (woyévodies de Russie, Belz et Cholm et en partie celles de Sandomir, Lublin, Wolhynie et Podolie); tandis que la Russie rentrait en possession des anciennes principautés russes de Polotzk, qui s'étaient trouvées réunies à la Pologne par son union avec la Lithuanie (woyévodies de Polotzk, Witebsk, Mohilew et Mtsislaw, la Russie-Blanche).

Par le second partage, en 1793, la Prusse s'em-

pare des terres polonaises, la Grande-Pologne, le reste de la Kujavie et une partie de la Petite-Pologne, ainsi que des villes de Dantzig et Thorn (woyévodies de Posen, Gnèsne-Kalisch, Sieradj et une partie de celles de Plotzk et de Rava), tandis que la Russie réoccupe ses anciennes principautés de Tourow et Pinsk, une partie de celle de Wladimir-Volinsk et les principautés apanagées de Kiew (woyévodies de Kiew, Brazlaw, Podolie, Volhynie, Novogrudeck et Minsk).

Le troisième partage, en 1795, mettant fin à l'existence éphémère du royaume, rend la Prusse maîtresse du reste de la Kujavie ainsi que de la Mazovie, terres polonaises, avec la ville de Varsovie ainsi que de la partie de la Lithuanie cédée à la Pologne lors de l'union de Lublin (woyévodie de Mazovie, Varsovie, Podlasie, le reste de celle de Plotzk et Rava et une partie de la starostie de Samogitie).

L'Autriche, cédant à la Russie sa part de la Volhynie (qu'elle avait eue lors du premier partage), prend le reste de la Petite-Pologne avec la ville de

Cracovie et la Podlachie, terres polonaises (woyévodies de Cracovie, Sandomir et Lublin) ; la Russie s'incorpore la Lithuanie qui, en partie, anciennement vassale des princes russes de Polotzk, si elle n'est pas terre russe, n'est pas non plus terre polonaise (woyévodies de Brjest, Troki et Vilna et la plus grande partie de la starostie de Samogitie). —Après ces trois partages, la Pliça, la Vistule et le Wiezpr formèrent les limites entre la Prusse et l'Autriche ; les frontières occidentales de la Russie allaient le long du Niémen, du Boug occidental et du Dnièstre.

Ainsi, à la fin de ce xviii^e siècle qui voit l'anéantissement complet de la Pologne comme Etat, la Russie ne lui avait pas pris une parcelle de terre vraiment polonaise, elle n'avait fait que rentrer dans la possession de terres originellement russes détachées d'elle, et cela même partiellement, la belle principauté de Galitsch n'étant pas réunie à la mère patrie jusqu'à ce jour.

En créant le grand-duché de Varsovie, en 1807, xix^e siècle. aux dépens de la Prusse et de l'Autriche qu'il refoule à leurs limites d'après le premier partage,

l'empereur Napoléon le réunissait avec les Etats du roi de Saxe et en une sorte de vasselage. En 1815, ce grand-duché, diminué en faveur de la Prusse, qui reçoit la Grande-Pologne entière, était réuni, comme royaume de Pologne (6), à la Russie et recevait de l'empereur Alexandre I^{er}, et non des puissances signataires au congrès de Vienne, comme faussement le prétend le parti ennemi de la Russie, des institutions constitutionnelles. Les événements de 1831 et les suites d'une lutte, que de tout notre cœur nous espérons dernière, amenaient un changement dans les lois du pays, sans en produire dans sa situation politique.

Si l'union personnelle de la Pologne et de la Russie est regardée comme un agrandissement de la dernière aux dépens de la première, alors seulement et depuis les traités de 1815 et les événements de 1831, on peut dire que la Russie a acquis des terres polonaises. Depuis lors, et par rapport à ce royaume de Pologne seul, on peut

(6) La woyevodie d'Awgustowo, toute lithuanienne, et celle de Lublin, presque en entier russe, font jusqu'à ce jour partie de ce nouveau royaume.

demander à la Russie de respecter mieux la nationalité polonaise que ne l'a fait la Pologne pour la nationalité russe, quand elle possédait une belle partie de la Russie.

XIV

L'histoire en russe nous prouve que par leurs origines les pays rattachés à la Russie par les bords partagés de la Pologne n'étaient pas polonais, et que l'état des frontières nous avons déterminé qu'avant l'ère soviétique à des nationalités étrangères. Ils vivaient des esclaves depuis les commencements de leur histoire jusqu'aux XII^e et XIV^e siècles dans les frontières des États russes.

Quatre nationalités distinctes habitaient les provinces. Les Russes et les Lithuaniens ont habité depuis que les Slaves ont immigré en Europe et

Le traité de 1815, qui a été le résultat de la victoire de la coalition contre Napoléon, a établi une nouvelle configuration de l'Europe. La Prusse, qui reçoit la Grande-Pologne (1), à la suite de la guerre de 1806, est devenue une puissance majeure. Elle a été reconnue comme telle par le Congrès de Vienne, qui a réorganisé l'Europe après la chute de Napoléon. La Prusse a été récompensée de ses services par la Grande-Pologne, qui a été ajoutée à son territoire. Cette acquisition a été une victoire pour la Prusse, car elle a permis de renforcer sa position en Europe centrale. La Grande-Pologne a été divisée en deux parties : une partie a été donnée à la Prusse, et l'autre à l'Autriche. La Prusse a été récompensée de ses services par la Grande-Pologne, qui a été ajoutée à son territoire. Cette acquisition a été une victoire pour la Prusse, car elle a permis de renforcer sa position en Europe centrale.

Si l'union personnelle de la Pologne et de la Russie est regardée comme un agrandissement de la Russie, on peut dire que la Pologne a été récompensée de ses services par la Russie. La Pologne a été récompensée de ses services par la Russie, qui a été ajoutée à son territoire. Cette acquisition a été une victoire pour la Russie, car elle a permis de renforcer sa position en Europe centrale. La Pologne a été récompensée de ses services par la Russie, qui a été ajoutée à son territoire. Cette acquisition a été une victoire pour la Russie, car elle a permis de renforcer sa position en Europe centrale.

(1) La Grande-Pologne, la Petite-Pologne, et celle de Lublin, comprises entre la Vistule et le Danube, et celle de la Prusse, comprise entre la Vistule et le Rhin.

XIV

L'histoire en main, nous avons prouvé que par leurs origines les pays retournés à la Russie par les trois partages de la Pologne n'étaient pas polonais, et par l'étude des frontières nous avons démontré qu'avant d'être soumis à des nationalités étrangères, ils avaient été enclavés depuis les commencements de leur histoire jusqu'aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles dans les limites des États russes.

Quatre nationalités distinctes habitent ces provinces. Les Russes et les Lithuaniens y sont établis depuis que les Slaves ont immigré en Europe et

forment le vrai corps de la nation. Les deux autres nationalités s'y sont fixées depuis le ^{xiv}^e siècle. Les israélites, attirés par la protection spéciale des souverains polonais (1) et par les privilèges qu'ils leur accordaient dans une époque de persécution universelle contre eux, y représentent jusqu'à nos jours la presque totalité de la classe moyenne. Les Polonais, pendant plusieurs siècles, maîtres du pays, s'y établissaient comme caste dominante et s'adjoignant la noblesse russe polonisée, y forment, aujourd'hui encore, presque exclusivement la classe des nobles et des propriétaires. En Ukraine, cette colonisation polonaise rencontre de grands obstacles et ne s'y effectua d'une manière stable que sous le règne de Catherine II, qui, par l'injustice la plus criante, y établissait le servage et faisait, aux dépens d'un peuple libre jusqu'alors, de grandes donations à des membres de l'aristocratie polo-

(1) C'est au règne de Kasimir le Grand qu'il faut attribuer les premiers établissements des israélites en Pologne. Ce roi leur donna des privilèges qui les attirèrent en grand nombre, et depuis les souverains polonais continuèrent à les protéger.

Au sujet de Kasimir, voir Lelewel, *Histoire de Pologne*, ch. xciii, rem. 31, p. 85.

naise, que par là, elle espérait attacher à son gouvernement. Aujourd'hui, les descendants de la plupart de ces familles sont les ennemis les plus actifs de la Russie.

La logique, l'histoire et la géographie sont impuissantes, il est vrai, pour lutter contre les préventions obstinées de l'esprit de parti ; mais nous n'en démontrerons pas moins, par la situation actuelle de ces pays, que le présent parle tout autant que le passé contre l'opinion erronée qui veut à toute force en faire des pays polonais.

La Lithuanie, dans son origine, indépendante seulement dans ses marais et ses forêts impénétrables, et vassale des principautés russes de Pologne, aux dépens desquelles elle s'agrandit plus tard, moins par des guerres que par des alliances de familles, n'eut de commun avec la Pologne, jusqu'à son union avec elle, qu'une lutte acharnée et constante, lutte qui a continué depuis que des princes lithuaniens sont devenus rois de Pologne et qui n'a jamais cessé, même depuis les unions, politique en 1569 et religieuse en 1596, se transformant depuis lors en une opposition tout aussi

vive et nationale, dont la conséquence est visible dans le fait remarquable que, sur leurs frontières, Russes et Lithuaniens sont confondus aujourd'hui au point de ne pouvoir être distingués que difficilement, tandis que, du côté de la Pologne, et cela malgré toutes les unions politiques et religieuses si souvent décrétées et toutes les assertions des ennemis de la Russie, les deux nationalités sont parfaitement tranchées (2).

En Lithuanie, sur une population de plus de 2,700,000 habitants dont plus de 1,600,000 Lithuaniens, il n'y a qu'un dixième de Russes, il est vrai, mais un treizième seulement de Polonais (3); quant

(2) La même remarque s'applique à la nationalité polonaise, parfaitement distincte sur ses frontières lithuanienne et russe, mais confondue avec la nationalité allemande dans ses limites avec cette dernière. Les Czechs, les Moraves et en général tous les Slaves d'Allemagne se trouvent dans les mêmes conditions, ce qu'explique peut-être la conformité des cultes.

(3) La partie de la Lithuanie se trouvant dans l'empire russe a une population de 2,706,557 hab., répartie ainsi qu'il suit :

	Russes.	Lithuaniens.	Polonais.	Israélites.
Gouv. de Kovno,	64,714	650,794	68,124	199,655
Gouv. de Vilna,	98,507	488,320	95,142	158,401
Gouv. de Grodno,	122,639	504,380	85,125	169,756
Total.....	285,860	1,643,494	248,391	527,812

à la religion, les deux cultes oriental et latin s'y balancent (4).

Dans les pays russes d'origine, ces proportions deviennent bien autrement significatives; ainsi, en Russie-Blanche, sur une population de près de 2,800,000 habitants, nous trouvons près de 2,100,000 Russes, tandis que le nombre des Polonais n'est qu'un vingtième de la population (5); quant à la religion, pour plus de 2,100,000 orthodoxes russes et lithuaniens, il n'y a que près de 440,000 catholiques polonais et lithuaniens (6);

(3) La population des trois gouvernements lithuaniens, faisant partie de l'empire russe, se répartit ainsi d'après les religions :

	Orthodoxes russes et lithuaniens.	Catholiques polonais et lithuaniens.	Protestants polonais et israélites.	Israélites.
Gouv. de Kovno,	337,560	442,752	23,607	179,368
Gouv. de Vilna,	309,487	365,642	15,480	149,761
Gouv. de Grodno,	430,605	281,539	13,420	156,336
Total.....	1,077,652	1,089,933	52,507	485,465

(5) La Russie-Blanche a une population de 2,770,786 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

	Russes.	Lithuaniens.	Polonais.	Israélites.
Gouv. Witebsk,	502,311	178,191	34,539	67,895
Gouv. Minsk,	706,829	124,769	65,532	104,080
Gouv. Mohilew,	881,347	6,835	40,115	58,343
Total.....	2,090,487	309,795	140,186	230,318

(6) La population des trois gouvernements de la Russie-Blanche se répartit ainsi d'après les religions :

en Volhynie, seule partie de la Russie-Rouge, réunie à la mère patrie, sur une population de plus de 1,500,000 habitants, près de 1,200,000 sont Russes et orthodoxes, et à peine 150,000 Polonais (7), dont 130,000 seulement sont catholiques (8).

Dans la Petite-Russie occidentale (Ukraine), sur une population de près de 3,700,000 habitants, dont environ 3,300,000 Russes, il y a à peu près 200,000 Polonais (9); quant à la religion, pour plus

	Orthodoxes russes et lithuaniens.	Catholiques polonais et lithuaniens.	Protestants polonais et israélites.	Israélites.
Gouv. Witebsk,	514,311	200,730	9,346	58,549
Gouv. Minsk,	706,829	190,301	18,123	85,957
Gouv. Mohilew,	881,347	46,950	7,999	50,344
Total.....	2,102,487	437,981	35,468	194,850

(7) La Volhynie a une population de 1,528,328 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

Russes.	Polonais.	Israélites.
1,192,114	140,987	195,227

(8) La population de la Volhynie se répartit ainsi d'après les religions :

Orthodoxes.	Catholiques.	Protestants.	Israélites.
1,192,114	130,918	24,946	180,350

(9) La partie occidentale de la Petite-Russie a une population de 3,697,621 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

	Russes.	Polonais.	Israélites.
Gouv. Kiew,	1,750,261	94,418	99,655
Gouv. Podolie,	1,521,727	98,820	132,740
Total.....	3,271,988	193,238	232,395

de 3,150,000 orthodoxes, il n'y a de catholiques qu'un douzième de la population (10).

Enfin, et comme dernière preuve, nous indiquons les lignes de démarcation ethnographiques des trois nationalités lithuanienne, polonaise et russe entre elles, telles qu'elles existent actuellement.

Les Lithuaniens, resserrés entre les deux autres peuples, sont séparés des Polonais (11) par le Nurczek, le Narew, la Natta et la Lyck, et des Russes par le Boug occidental, depuis la Narew jusqu'au Mouchowetz, les marais des sources du Pripet et de la Schara, et de là, par une ligne cou-

(10) La population des deux gouvernements de la Petite-Russie occidentale se répartit ainsi d'après les religions :

	Orthodoxes.	Catholiques.	Protestants.	Israélites.
Gouv. Kiew,	1,750,261	94,418	15,114	84,541
Gouv. Podolie,	1,405,042	209,225	18,390	120,630
Total.....	3,155,303	303,643	33,504	205,171

(11) La partie de la Lithuanie se trouvant dans le royaume actuel de Pologne (les districts de Mariampol, Kalwarya et Souwalky, ainsi que la moitié de celui d'Augustowo, dans le gouvernement d'Augustowo) a une population de 439,607 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

Lithuaniens.	Polonais.	Russes.	Israélites.
274,754	91,477	3,561	79,477

en Volhynie, seule partie de la Russie-Rouge, réunie à la mère patrie, sur une population de plus de 1,500,000 habitants, près de 1,200,000 sont Russes et orthodoxes, et à peine 150,000 Polonais (7), dont 130,000 seulement sont catholiques (8).

Dans la Petite-Russie occidentale (Ukraine), sur une population de près de 3,700,000 habitants, dont environ 3,300,000 Russes, il y a à peu près 200,000 Polonais (9); quant à la religion, pour plus

	Orthodoxes russes et lithuaniens.	Catholiques polonais et lithuaniens.	Protestants polonais et israélites.	Israélites.
Gouv. Witebsk,	514,311	200,730	9,346	58,549
Gouv. Minsk,	706,829	190,301	18,123	85,957
Gouv. Mohilew,	881,347	46,950	7,999	50,344
Total.....	2,102,487	437,981	35,468	194,850

(7) La Volhynie a une population de 1,528,328 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

Russes.	Polonais.	Israélites.
1,192,114	140,987	195,227

(8) La population de la Volhynie se répartit ainsi d'après les religions :

Orthodoxes.	Catholiques.	Protestants.	Israélites.
1,192,114	130,918	24,946	180,350

(9) La partie occidentale de la Petite-Russie a une population de 3,697,621 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

	Russes.	Polonais.	Israélites.
Gouv. Kiew,	1,750,261	94,418	99,653
Gouv. Podolie,	1,521,727	98,820	132,740
Total.....	3,271,988	193,238	232,393

de 3,150,000 orthodoxes, il n'y a de catholiques qu'un douzième de la population (10).

Enfin, et comme dernière preuve, nous indiquons les lignes de démarcation ethnographiques des trois nationalités lithuanienne, polonaise et russe entre elles, telles qu'elles existent actuellement.

Les Lithuaniens, resserrés entre les deux autres peuples, sont séparés des Polonais (11) par le Nurceck, le Narew, la Natta et la Lyck, et des Russes par le Boug occidental, depuis la Narew jusqu'au Mouchowetz, les marais des sources du Pripet et de la Schara, et de là, par une ligne cou-

(10) La population des deux gouvernements de la Petite-Russie occidentale se répartit ainsi d'après les religions :

	Orthodoxes.	Catholiques.	Protestants.	Israélites.
Gouv. Kiew,	1,750,261	94,418	15,114	84,541
Gouv. Podolie,	1,405,042	209,225	18,390	120,630
Total.....	3,155,303	303,643	33,504	205,171

(11) La partie de la Lithuanie se trouvant dans le royaume actuel de Pologne (les districts de Mariampol, Kalwarya et Souwalky, ainsi que la moitié de celui d'Augustowo, dans le gouvernement d'Augustowo) a une population de 439,607 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

Lithuaniens.	Polonais.	Russes.	Israélites.
274,754	91,477	3,561	79,477

pant le Niémen et la Velia jusqu'à l'embouchure de la Dissna dans la Duna.

Les frontières occidentales de la nationalité russe du côté des Polonais sont : une ligne partant du confluent du Nurzeck et du Boug occidental (12), passant à l'ouest de la ville de Sedlce, le long du Wieszpr, depuis la ville de Lubartow jusqu'à celle de Krasnostaw, et de là, vers le confluent de la San et de la Vistule, le cours de ce fleuve jusqu'à la Biala, et cette dernière jusqu'à ses sources. Du côté des Hongrois, ces frontières de la nationalité russe, sont : la Tiopla, jusqu'à son confluent avec l'Olyka, une ligne depuis le confluent de la Laborcza et de la Oziroka à celui de l'Ungh et de la Turia, cette dernière et une ligne de ses sources, coupant les vallées des Karpathes le long des petites villes de Golabino, Nelipina, Volova, Dombo,

(12) La partie de la Russie-Rouge se trouvant dans le royaume actuel de Pologne (les districts de Sedlce, Biala, Radzyn, Samosz et Bubéjow du gouvernement de Lublin) a une population de 595,140 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

Russes.	Polonais.	Israélites.
254,776	165,281	175,083

Krassni et Russpolyano jusqu'aux sources du Viso.

Nous terminerons en disant que les habitants de toutes les Russies, Grande, Petite, Rouge (13), Blanche et Noire, sont les mêmes Russes (14), assertion que nous ne nous donnerons pas la peine de soutenir, l'étude la plus élémentaire de leur histoire et de leur géographie le démontrant pleine-

(13) La partie de la Russie-Rouge se trouvant dans les États autrichiens (Gallicie orientale et Lodomérie) a une population de 3,012,849 habitants, répartie ainsi qu'il suit :

Russes sous le nom de Routhènes.	Polonais.	Israélites.
2,394,043 ;	214,189	204,005
Roumains.	Allemands.	Hongrois.
95,020	76,807	28,785

Dans les parties montagneuses des comitats de Sarotsch, Zemplin, Unghar, Borogh et Marmorosch du royaume de Hongrie, habitent 389,662 Russes, sous les noms de Roussines et de Roussniaks, qui, de même que les autres Slaves du nord du royaume, professent le culte réformé.

(14) Sans nommer Nestor et les autres annalistes anciens, Karamsine, Solovieff, Strahl, Schloetzer, Schafarik et les autres auteurs modernes, nous renvoyons à la remarquable brochure où, sous l'anonyme, se cache un des écrivains actuels les plus remarquables, *les Slaves de l'Autriche et les Magyars* (1861, Passard, Paris), ainsi qu'à la non moins remarquable lettre signée N. C., publiée par le journal *le Nord*, sous la date du 15 mai 1861.

ment, et nous n'en faisons mention qu'en considération d'une opinion contraire mise en avant par la malveillance et que la plus complète ignorance seule pourrait accepter.

XV

L'esprit de vérité et de justice **seul** a dicté les lignes que nous venons de tracer.

Loin de nous tout sentiment hostile à la nation polonaise, possédant toutes nos sympathies, et que nous voudrions voir se rattacher à la Russie par des liens d'une union sincère, basée, dans une égalité parfaite, sur la fraternité et des intérêts communs.

Ces lignes sont une simple réponse à la recrudescence d'une polémique aussi déloyale que haineuse qui veut à tout prix détruire tout germe

de rapprochement entre les deux peuples, appelés cependant et malgré tout à former une seule nation ; polémique qui n'est que l'expression du parti hostile à la Russie et non celle de la nation polonaise, qui paraît vouloir comprendre qu'on la pousse de nouveau vers cet abîme de malheurs où s'est brisée son existence politique.

C'est au moment où, grâce à l'initiative et à l'énergie de son souverain, l'empire entre dans une ère de régénération et de progrès basés sur le sentiment chrétien le plus vrai, au moment où la Pologne en recevait déjà des preuves, que nous voyons se relever ce parti qui, pendant toute la durée du dernier règne, s'était complètement effacé et qui existe par la double action de l'ultramontanisme, ne voyant dans la Pologne qu'un instrument, et de l'émigration qui ne connaît plus sa patrie.

L'Occident, qui subit toujours, et souvent sans s'en douter, la double influence des deux partis extrêmes, dans sa haine presque instinctive contre la Russie, a accepté ce parti comme représentant de la Pologne. Mais il représente tout au plus le

passé de la Pologne, complètement étranger à son présent et ennemi de son avenir : il n'est qu'une fausse Pologne. Il fait sonner bien haut des faits, qu'il sait être faux, mais capables d'émouvoir ceux qui écoutent avec prévention, jugent sans connaissance de cause et admettent sans critique des phrases stéréotypées dont ils ne comprennent ni le sens ni la portée.

Cette fausse Pologne, de jour en jour moins nationale et émoussant ses dernières forces dans cette recrudescence d'agitation, perd, malgré le double soutien du parti ultramontain et de celui de l'extrême action, tous les jours de sa vitalité, et aujourd'hui déjà elle n'est presque plus représentée par ceux qu'un sentiment noble, quoique exagéré peut-être, avait exilés de leur patrie, et qui malheureusement sont aveuglés dans l'emploi de leurs sentiments d'amour et d'abnégation envers cette patrie à laquelle ils sacrifient leur bien-être et vouent toute leur existence.

Ceux-là ont toutes les sympathies des nobles cœurs, et, à l'exemple de son empereur, la Russie entière serait fière de leur tendre une main fra-

ternelle. Mais la Pologne, objet du culte de ces âmes généreuses, n'est qu'une arme et un moyen pour ceux qui élèvent si haut leurs voix en sa faveur, sans en avoir ni la mission ni le droit ; enfants perdus d'autres pays qu'ils renient à toute occasion, publicistes des deux partis extrêmes, qui, sous l'affectation de leur amour pour une Pologne qu'ils ne connaissent pas, parce qu'au fond elle leur est bien indifférente, masquent la haine qui les anime contre la Russie.

Le bon sens de la vraie Pologne commence à comprendre quel doit être son avenir ; son peuple, qui jouit actuellement d'un bien-être réel et de droits qu'il n'avait jamais eus, devient de plus en plus contraire à une nouvelle lutte avec ses frères slaves, et les classes supérieures se laissent encore parfois entraîner et leurrer.

La fausse Pologne a usé tous ses moyens pour pousser la nation à se déclarer contre la Russie ; mais ses tentatives suprêmes ont toutes été infructueuses. C'est en vain que pendant la guerre d'Orient elle a cherché à gagner à l'alliance de l'Occident les enfants de la Pologne qui, généreux

soldats, ont rivalisé de gloire et de dévouement pour la patrie commune. C'est en vain que depuis plus d'un an elle recourt à des provocations blasphématoires et à des excitations à la révolte. Toute son agitation n'a abouti qu'à prouver son impuissance et à créer des calomnies.

Espérons que ces essais seront les derniers et que le *finis Poloniae* sera le glas funèbre de la fausse Pologne. Authentique ou apocryphe, ce mot, devenu historique, n'est pas vrai quant à la véritable Pologne.

Non, la Pologne n'est pas morte. Chevaleresque et généreuse, elle a été poussée dans une fausse voie et perdue par ceux-là mêmes qui avaient pris la conduite de ses destinées. Non, elle n'est pas morte; délivrée de ces éléments hypocrites et destructeurs, elle vivra de la vie des nations slaves, dont elle ne sera plus l'ennemie, et s'unira franchement à la Russie qui a oublié les luttes et les rancunes, et n'a plus pour elle que des sentiments fraternels.

Notre époque de progrès a détruit les haines nationales. L'amélioration de la situation maté-

rielle et morale des peuples les ayant rapprochés par des besoins mutuels et unis par la pensée chrétienne, a effacé le souvenir même de ces haines qui n'étaient que les conséquences de froissements entre les peuples, produit d'institutions imparfaites. L'histoire des siècles passés nous montre dans tous les pays des haines aujourd'hui complètement éteintes : l'Écosse et l'Angleterre ne forment-elles pas une seule et même patrie ainsi que la France et la Bourgogne, et même cette haine séculaire entre l'Angleterre et la France empêche-t-elle ces deux peuples d'être franchement unis dans toutes les questions importantes ?

De même, entre la Pologne et la Russie il n'est plus question de haine nationale. Que le prêtre se restreigne à sa mission et que l'étranger cesse ses provocations, et l'on verra le peuple polonais s'unir au peuple russe et former, par la fusion de tous deux, une grande nation, sûre d'un avenir glorieux.

A l'époque du morcellement des Etats, chaque fraction représentant un tout était animée, dans son cercle restreint, d'un esprit local, mobile de

son existence politique. Cet esprit était du patriotisme, une des nobles expressions de tout ce que l'homme a de plus généreux dans son cœur, mais qui doit, pour rester vrai, suivre la marche de l'humanité et s'élargir en raison même de l'agrandissement de la patrie.

Aujourd'hui même la Russie nous offre des exemples remarquables de ce fait. Les habitants de la Géorgie, de la Finlande et des provinces Baltiques, avec raison fiers de leur origine, n'en sont pas moins Russes de cœur et d'âme. Enfants d'une même patrie, ils l'ont défendue au prix de leur sang, mais n'en conservent pas moins vis-à-vis d'elle leur patriotisme envers leur nationalité distincte. La Russie est animée des mêmes sentiments pour la Pologne que pour la Géorgie, la Finlande et les provinces Baltiques, et il reste actuellement à la Pologne à accepter franchement ses destinées. Artisan de ses malheurs passés, que, par sa sagesse, elle le devienne de sa prospérité future, car son avenir est dans ses mains.

Si, n'écoutant que les suggestions de la fausse Pologne, elle cherchait, encore une fois, cet avenir

ailleurs que dans l'union avec la Russie, cette dernière n'en continuera pas moins et avec plus de force peut-être à marcher vers le but de ses destinées ; mais alors pour la Pologne le mot de Kosziuszkó deviendrait une vérité.

Gouvernée soi-disant nationalement, c'est-à-dire par la noblesse et le clergé, les deux castes qui jusqu'à ce jour l'ont personnifiée, elle serait bientôt le champ clos d'une lutte inévitable entre ses soutiens actuels, les deux partis extrêmes ; lutte dont ses liens actuels seuls avec la Russie la préservent aujourd'hui, et qui de désordre en désordre l'amènerait à un épuisement complet.

Resserrée entre les deux nationalités russe et allemande, bien autrement fortes et nombreuses que la sienne, si elle refuse obstinément son avenir de grandeur nationale par l'union avec la première, elle devra nécessairement subir la domination de la seconde. Une Pologne indépendante dans les limites de sa nationalité, seule hypothèse que l'on puisse jamais admettre vis-à-vis de la Russie, ne pourrait exister que par le fait impossible de l'anéantissement de la Prusse, qui, pour

la Pologne, représente la nationalité allemande; car la lutte engagée aujourd'hui dans l'Occident entre le progrès par la réforme et la réaction par l'ultramontanisme se personnifierait sur les bords de l'Oder et de la Vistule dans ces deux expressions historiques : Prusse et Pologne.

Supposé même que cette dernière, ayant renié l'union avec la Russie, ait résisté à la nationalité allemande, son avenir politique n'en serait pas plus assuré, elle subirait fatalement les conséquences de sa propre nature. Féodale et ultramontaine, elle traverserait une révolution, et le vieux levain que la tyrannie des deux castes a constamment entretenu, se faisant jour, cette révolution deviendrait une jacquerie.

Pareille catastrophe serait de même inévitable dans les pays russes anciennement soumis à cette Pologne, dans l'indépendance de laquelle ils verraient un nouveau danger pour leur foi et leur nationalité.

Rien alors ne contiendrait plus la haine des masses populaires, comprimée jusqu'à ce jour par la protection du gouvernement en faveur de cet

élément polonais qui lui est hostile, et par l'action conciliante de la partie éclairée de l'élément russe. En 1846, le gouvernement autrichien a su profiter d'événements pareils. Le gouvernement russe, certes, ne chercherait pas à en profiter, il emploierait même toutes ses forces pour les prévenir ; mais cette haine ravivée triompherait de tous ses efforts et anéantirait par la violence et le carnage l'existence même de l'élément polonais, prétexte de l'opinion fausse qui de ces pays russes s'obstine à faire des pays polonais.

Ainsi, tout avenir de la Pologne en dehors d'une union avec la Russie ne serait pour elle qu'une suite de désastres, l'épuisement par la lutte des partis extrêmes qui se disputeraient sa direction, l'asservissement inévitable au germanisme représenté par la Prusse, et une révolution sociale amenant en même temps une catastrophe dans les pays russes qui naguère ont subi son joug.

Que la Pologne y réfléchisse et ne se laisse plus leurrer par ses faux amis. Encore une fois, que par sa sagesse elle devienne l'artisan de sa prospérité future, son avenir est dans ses mains.

Mais une simple union dynastique ou personnelle entre la Pologne et la Russie ne serait qu'un obstacle au développement de la patrie commune, n'amènerait qu'un état de choses rappelant en quelque sorte l'union si malheureuse entre la Pologne et la Lithuanie, et affaiblirait les deux parties au lieu de renforcer le tout.

Que cette union soit complète et basée sur l'égalité la plus parfaite des droits et des devoirs; que les mêmes lois protègent l'avenir des deux peuples avec une égale justice, et que leur administration soit conforme à leur esprit national, mais que l'action gouvernementale soit une.

En un mot, que la Pologne et la Russie s'identifient au point que leurs gloires nationales soient communes, et qu'un Polonais soit aussi fier de Pojarsky qu'un Russe l'est déjà de Sobiesky.



Mais une simple union dynastique ou politique
entre la Pologne et la Russie ne saurait que nuire
au développement de la patrie commune.
L'union de deux états de choses opposés, en
quelque sorte l'un à l'autre, est malheureuse. La
Pologne et la Lithuanie, et ailleurs les deux
parties au lieu de s'élever la luttent et se détruisent.
Une telle union ne saurait que nuire à la
liberté la plus parfaite des deux et des deux.
Les mêmes lois protègent l'un et les deux.
avec une égale justice, et que l'administration
soit confiée à leur esprit national, mais que l'ac-
tion gouvernementale soit unanime et une seule.
En un mot, que la Pologne et la Russie soient
libres au point que leurs gloires nationales soient
exposées, et que la Pologne soit aussi libre de
Polésie, de la Russie l'est de Pologne, et
les deux seules à se défendre, sans aucun autre
appui.

Que la Pologne y réussisse ou non, c'est
à elle à décider. Encore une fois, que par
son art elle prospère et se développe, et
qu'elle ait son avenir en ses mains.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

	Pages.
Les partis.....	4

CHAPITRE II

Le droit divin et le droit national.....	6
--	---

CHAPITRE III

Formation des nationalités en nations.....	9
--	---

CHAPITRE IV

L'histoire des peuples slaves méconnue en Occident.....	12
---	----

CHAPITRE V

Identité d'origine des Polonais et des Russes.....	13
--	----

CHAPITRE VI

Nomenclature des diverses nationalités slaves. Erreur volontaire de Lelewel au sujet du mot <i>Russe</i> , et étymologie des différents noms de la Pologne.....	18
---	----

CHAPITRE VII

ix ^e siècle. Commencements historiques de la Russie et de la Pologne. Leurs frontières respectives. Provenance du mot <i>Russe</i>	27
---	----

CHAPITRE VIII

Géographie historique de la Russie et de la Pologne aux x ^e , xi ^e et xii ^e siècles. Commencements des Lithuaniens.....	36
--	----

CHAPITRE IX

	Pages.
Géographie historique de la Russie, de la Pologne et de la Lithuanie aux XIII ^e et XIV ^e siècles.....	45

CHAPITRE X

xv ^e siècle. Union personnelle et dynastique de la Lithuanie et de la Pologne. Géographie historique de cette dernière et de la Russie.....	58
--	----

CHAPITRE XI

xvi ^e siècle. Union politique et religieuse de la Lithuanie et de la Pologne. Géographie historique de cette dernière et de la Russie.....	67
---	----

CHAPITRE XII

xvii ^e siècle. Les Polonais à Moscou. Affranchissement de la Petite-Russie. Géographie historique de la Pologne et de la Russie.....	88
---	----

CHAPITRE XIII

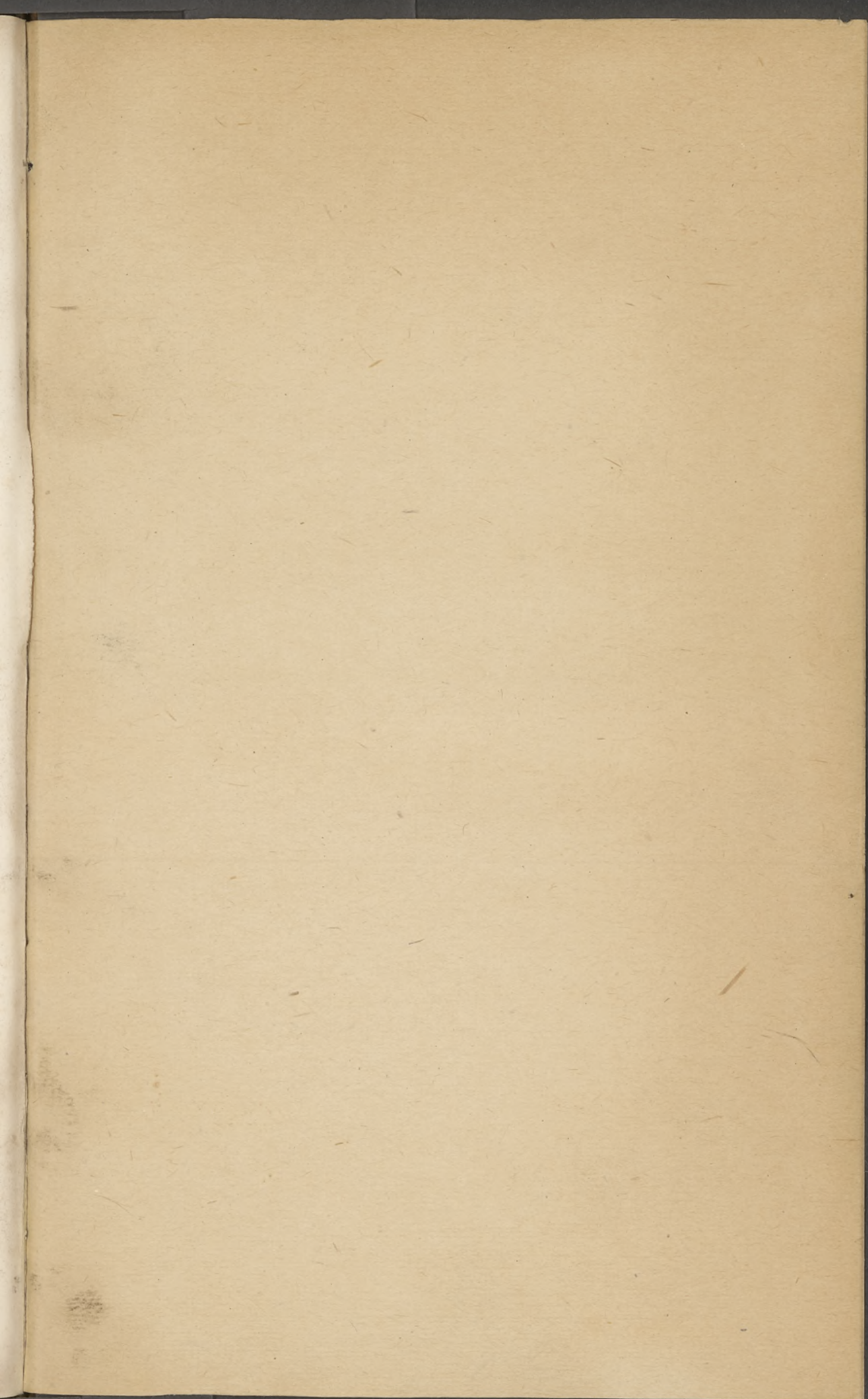
Géographie historique depuis les partages de la Pologne....	97
---	----

CHAPITRE XIV

Statistique des nationalités russe, lithuanienne et polonaise.	104
--	-----

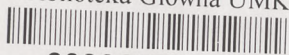
CHAPITRE XV

La Pologne n'est pas morte.....	111
---------------------------------	-----



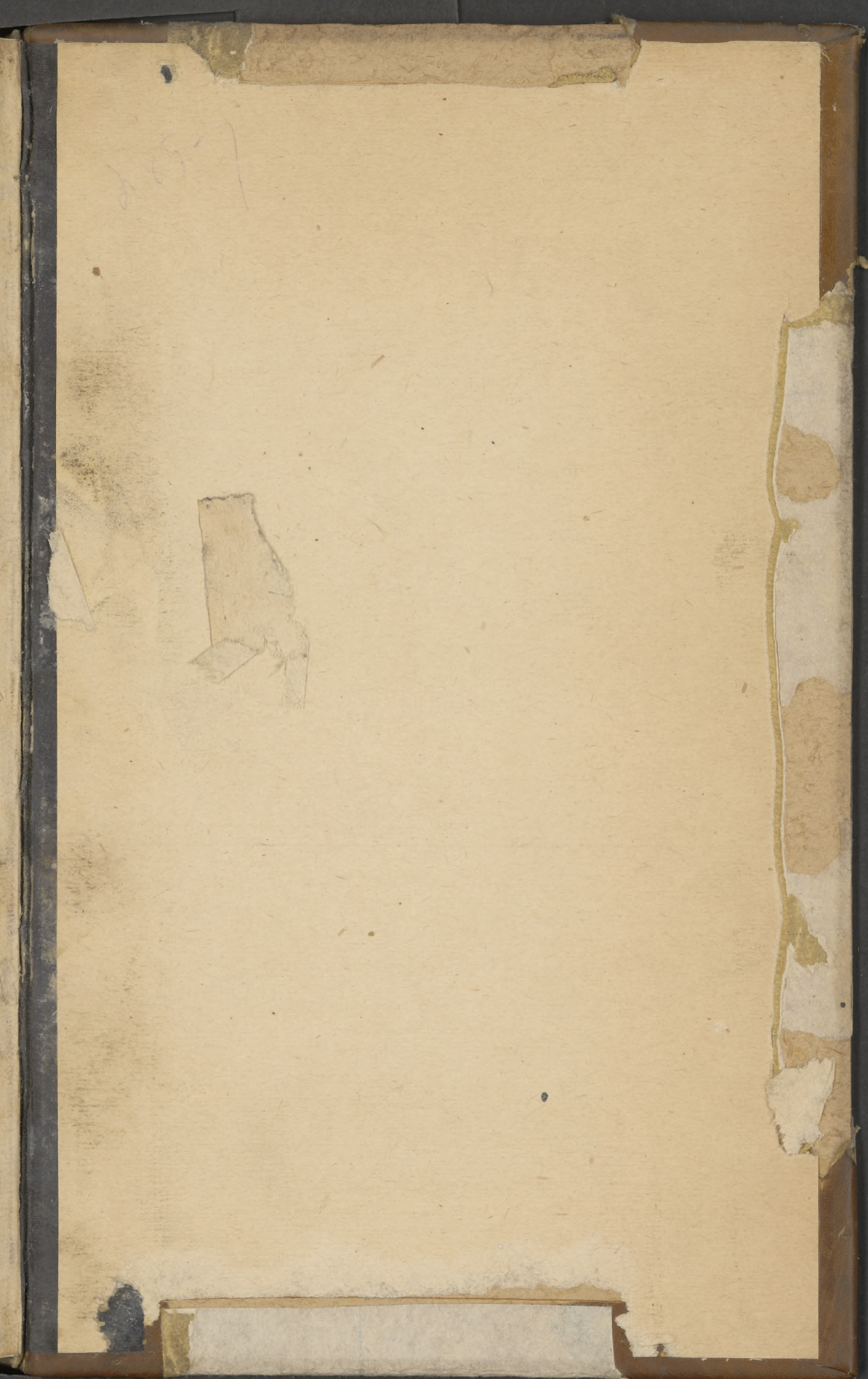
65
283 56/1246

Biblioteka Główna UMK



300022339570

147.



simon

8/1

260254